L'Affranchi

Hiérarchie - Fraternité - Liberté

Revue mensuelle
Art et Philosophie



MAI
1919

Editions de
L'Affranchi
5 bis, rue Schœlcher, PARIS.

L'Affranchi

REVUE D'ART ET DE PHILOSOPHIE

5[bis], rue Schœlcher, Paris-XIV[e]. -- Tél. Fleurus 16-28

N° 1

SOMMAIRE

Abonnements

	Un an.	Six mois.	Trois mois.
France	12 francs	7 francs	4 francs
Étranger	16 —	9 —	5 —

Prix du numéro { 1 fr. 50 pour la France.
1 fr. 75 pour l'Étranger.

A NOS LECTEURS A NOS AMIS —



A dater de ce mois, l'Affranchi *et* l'Art *seront réunis en une seule revue qui portera le premier de ces deux titres. Nous comptons sur la fidélité de nos lecteurs et de nos abonnés dont le nombre n'a cessé d'aller croissant. Beaucoup d'entre eux nous ont demandé de fondre en un même organe les deux journaux qui existaient séparément. Nous donnons satisfaction à ce désir. Nos articles seront présentés ainsi sous une forme à la fois plus soignée et moins éparse.*

Les trois mots Hiérarchie, Fraternité, Liberté *restent notre devise. Ils représentent les idées qui sont la base de notre action.*

Par hiérarchie, *nous entendons sélection établie suivant la qualité. Voilà pourquoi nous ne cessons de défendre l'élite du travail, quel que soit ce travail, et d'affirmer la suprématie de l'art. Voilà pourquoi nous avons révélé ou mis en lumière des poètes, des peintres, des musiciens, et fondé, à la maison de Balzac prise en location par le Groupe de* l'Affranchi, *la* Corporation des Artistes, *dont notre revue sera l'organe.*

Par fraternité, *nous entendons qu'au sortir de l'époque la plus utilitaire et la plus égoïste, peut-être, qu'ait traversée le monde, et du cataclysme universel qui a marqué sa fin, le devoir de l'union s'impose à tous les hommes de bonne volonté. C'est pourquoi nous avons fondé le* Centre Apostolique, *œuvre d'action fraternelle.*

Par liberté, *nous entendons les droits égaux de tous les êtres à leur développement, celui de toutes les collectivités à leur évolution vers le bien. Nous entendons l'affranchissement de la qualité spirituelle étouffée par quelque forme d'oppression que ce soit. Sans cette liberté, pas de sélection juste. C'est pourquoi nous avons l'intention d'établir à Saint-Rémy-les-Chevreuse une* École synthétique d'éducation *où toutes les facultés de l'enfant recevront un développement parallèle et où les dons particuliers seront cultivés jusqu'à leur complet épanouissement. Chacun se classera d'après ses aptitudes et son travail.*

Nos lecteurs et nos amis savent que nous ne nous contentons pas d'écrire et de parler. Ils ont pu nous juger non seulement à nos idées, mais aussi à nos actes. Toutefois, l'Affranchi *entend demeurer uniquement une revue de philosophie et d'art. C'est un programme suffisant, puisqu'il s'étend des concepts jusqu'aux œuvres. Nous resterons entièrement étrangers à la politique, qui n'est, le plus souvent, que le conflit des passions et des intérêts. A l'heure où les luttes de parti vont reprendre et mettre aux prises nationalistes, socialistes, bolchevistes, etc., à l'heure où se préparent de grandes luttes sociales et peut-être une nouvelle phase de destruction, nous continuons à souhaiter et à préparer le rapprochement de toutes les élites du travail. Ce rapprochement pourra seul être la base d'une société juste et fraternelle. En attendant, notre intention n'est pas de rester des spectateurs indifférents. Profondément respectueux de toutes les convictions, nous entreprendrons, à côté de nos essais sur des sujets d'art ou de métaphysique, une* Tribune libre *où chacun pourra exposer son opinion, quelle qu'elle soit, avec la plus entière liberté. C'est là, croyons-nous, une initiative tout à fait nouvelle.* L'Affranchi *se réserve d'ailleurs de préciser l'enseignement qui se dégagera des différentes théories exposées. Nous ne nous inspirerons que de l'idée pure, dans tous les domaines et nous la servirons non seulement par nos écrits mais par nos actions désintéressées.*

Nous poursuivrons notre tâche en dehors de toute politique, à l'écart de toute violence, au-dessus de tous les partis, certains que rien ne peut l'entraver, puisqu'elle se résume en ce mot : l'évolution.

LE GROUPE DE L'AFFRANCHI.

Notre revue, de soixante-quatre pages, contiendra la matière de deux numéros du journal l'Art *et de deux numéros du journal* l'Affranchi.

Nous sommes obligés d'élever le prix du numéro à 1 fr. 50 et le prix de l'abonnement à 12 francs par an pour la France.

La revue l'Affranchi *sera envoyée gratuitement pendant trois mois à tous les abonnés actuels de l'un ou l'autre de nos journaux. Passé ce délai, nous ferons encaisser le montant de leur nouvel abonnement s'ils désirent continuer à recevoir* l'Affranchi.

LETTRE LUE

à la Conférence consacrée aux Américains du Centre Apostolique le 6 avril 1919.



AMÉRICAINS, MES FRÈRES,

A l'heure critique où vous êtes venus, l'Europe vous a reçus avec la foi, avec l'amour qui accueille un sauveur.

Nul ne vous a demandé le pourquoi de votre geste, nul ne vous a posé la simple question : « Que venez-vous faire et pourquoi nous aidez-vous ? »

Car nous savions qu'en débarquant ici vous apportiez la résolution de vaincre et le don total de vous-mêmes.

Pourtant, il eût été bon que cette question vous fût posée et que vous y répondiez avec votre franchise coutumière.

On entend dire fréquemment que le Français est courageux ; ceci laisserait supposer que le courage est la propriété du sang français...? Nous voudrions croire, au contraire, que le *courage* est un *devoir* imposé à chacun par l'honnêteté, la loyauté et le désir ardent d'accomplir le bien.

Ce devoir incombe à tout homme et chaque acte de sa vie, ou de son affirmation, que ce soit dans la lutte physique, la lutte du cœur, la lutte de la raison, ou la lutte spirituelle, chaque acte lui offre l'occasion de faire son devoir ou de battre en retraite devant l'adversaire, qu'il soit anglais, français ou de toute autre nationalité.

Le Français a accompli son devoir en tant qu'homme, il a lutté contre le *mal noir* dont nous menaçait la Prusse. Rien ne peut abaisser son mérite d'homme.

De loin vous assistiez à la lutte gigantesque, vous regardiez ces hommes dépasser en leur sacrifice la limite du patriotisme, car l'enjeu de cette guerre n'était pas un pays, mais le monde entier. Et vous guettiez le moment où l'effort qui leur serait demandé dépasserait leurs moyens et leurs forces. A ce moment vous vous êtes levés. Vous êtes venus avec des forces neuves, mais qui sait si ces forces mêmes n'auraient pas été englouties dans l'immense holocauste des sacrificateurs aux dieux du mal ?

Aussi ne vous êtes-vous pas contentés d'apporter l'aide matérielle. Votre apport, Américains, est beaucoup plus formidable.

Aux quatre grands peuples coalisés d'Europe, la Prusse, avec l'unité allemande, est venue opposer une idée, celle de *l'unité européenne*, qui

laissait supposer l'unité mondiale. A cette idée, nous n'avons opposé que des poitrines et des canons.

Je ne dis pas que la France et ses alliés se sont battus sans idéal, mais je dis que *l'idée* a manqué à leurs actions. Il est utile, ici, de nous expliquer clairement sur ce *manque d'idée* qui a caractérisé les premières années de la guerre.

Certes les alliés s'opposant à l'envahisseur avaient un idéal, et l'enthousiasme du départ, lors de la mobilisation, en témoigne.

Tous étaient conscients de la nécessité de vaincre sous peine d'être la proie des appétits de la Prusse.

Chaque paysan partait pour défendre son lopin de terre, les jeunes allaient défendre l'idéal de la grâce française, les vieux allaient reconquérir l'Alsace — tous, vieux et jeunes, riches et pauvres, se jetaient en chantant dans l'horrible carnage pour sauver, avec la France, le monde entier de l'Empire prussien.

L'idée dont je parle n'a rien de commun avec l'idéal. J'entends par idée cette formule essentielle et impersonnelle qui préside à tous les grands événements. Telle la formule « Égalité, Fraternité, Liberté » qui a guidé toute la Révolution française.

Telle la formule « Unité » que la Prusse aurait voulu appliquer chez elle d'abord, en Allemagne ensuite.

L'*Idéal* donne l'impulsion du départ : il est essentiellement impersonnel.

L'*Idée* donne la puissance de résistance : elle est purement impersonnelle.

Il nous fallait donc, pour vaincre, l'idée, une idée plus noble, plus juste, plus conforme aux aspirations réelles des peuples que l'idée directrice de l'ennemi, faute de quoi nous devions nécessairement être vaincus.

Vous avez laissé parler un homme, un des vôtres, délégué par vous tous : Woodrow Wilson.

Il est venu dire ce simple mot : « Liberté pour tous. »

A l'oppression que l'unité allemande victorieuse eût apportée au monde, vous avez opposé *l'idée* de la liberté réelle consistant pour chacun dans le droit de disposer lui-même de sa vie et de son évolution.

Pendant de longues années, le sang français a coulé pour cette liberté non formulée.

Vous seuls avez conçu le *mot vivant* qui était l'arme véritable contre le *mal noir* de l'oppresseur prussien.

Aussi, dès qu'il fut prononcé, vit-on tous les petits peuples confiants s'unir aux quatre nations de l'Entente et le monde entier groupé contre l'unité allemande par la puissance d'une idée supérieure.

Six mois plus tard, les cloches sonnaient la victoire.

*
* *

Qu'êtes-vous venus faire en Europe ?

Ce que vous aviez décidé de faire en vous embarquant : la victoire. Nous savons tous que la victoire ne peut pas être le fait *d'un homme*, mais

qu'elle est toujours la conséquence logique d'une suite de circonstances favorables.

C'est vous, sans aucun doute, qui avez apporté la circonstance la plus favorable.

On ne vous a pas souvent dit en France cette vérité parce que l'on craignait d'offenser ceux qui, durant trois ans avant votre arrivée, avaient horriblement souffert. Mais on ne peut pas offenser les héros. Nous vous devons justice et c'est avec reconnaissance que nous voudrions vous la rendre.

Mais vous n'êtes pas venus seulement pour la victoire, il faut maintenant la paix.

Ceci, mes frères, est une question que nous envisagerons plus tard; car la paix n'est pas faite et ne le sera pas tant qu'une union entre les peuples ne sera pas réalisée. C'est pour cette union que nous nous sommes levés, pour cette union que le Centre Apostolique lutte et luttera de toutes ses forces, grâce au don total de mes frères qui se sont ligués pour la lutte.

Ce que vous êtes venus faire en Europe, nous le savons au delà même de ce que vous pouvez croire.

Qu'allez-vous remporter en Amérique ?

Ceci est la deuxième question que nous vous posons et à laquelle nous voulons répondre aussi clairement qu'il nous est possible de le faire dans ce cadre.

Le *Centre Apostolique* s'est posé pour but suprême *L'UNION UNIVERSELLE*. Il est un centre d'action dans ce but qui doit grouper tous ceux qui veulent se donner à cet apostolat.

L'union universelle, voilà un mot bien grand pour les hommes de mauvaise volonté qui sont encore légion. Envisageons donc les différentes unions possibles.

De tout temps, on a tenté de réaliser l'union politique. L'union politique est une utopie, car il y aura toujours autant d'opinions politiques qu'il y aura de groupes de cinq hommes dans l'humanité. Et, si un dieu venait les unir tous, il y aurait encore deux groupes : ceux qui se plaisent dans la satisfaction du but atteint et ceux qui veulent aller en avant.

L'union politique est impossible. Elle n'importe pas d'ailleurs, car la politique n'a jamais rien changé par elle-même dans le cours de l'évolution.

Il y a ensuite l'union économique. L'union économique est une utopie, car l'économie d'un pays est absolument dépendante de ses rapports favorables ou défavorables avec les autres pays. C'est-à-dire qu'elle est une conséquence naturelle de la concurrence qui a toujours engendré tous les maux tant qu'elle n'était pas fondée elle-même sur une union préalable.

L'union économique peut être une *conséquence*, mais jamais une *cause* d'union.

Envisageons encore, comme possibilité d'union, l'union religieuse.

L'union religieuse est une utopie et l'histoire nous enseigne comment elle n'a pu être tentée que par l'emploi de la force et comment

elle a toujours échoué. D'autre part la religion n'est pas autre chose que la plus parfaite *expression* de la perception spirituelle des vérités fondamentales.

Or, cette perception est absolument dépendante de nos *facultés* de perception. Et ces facultés dépendent elles-mêmes du degré d'évolution de ceux qui perçoivent.

Pour les hommes plus évolués, la religion n'est plus une forme immobile et morte, mais une réalité vivante, modifiant sa forme extérieure comme toute chose vivante, selon l'esprit des époques et des races.

Pour ceux qui n'ont encore conscience que du cadre très restreint de leur vie personnelle, ils considèrent comme éternelle et seule juste la forme religieuse consacrée dans leur jugement par la coutume ou par leur propre choix ; et pour ceux-ci, cela est bon et il n'est point question de modifier leur opinion.

La religion ne relève que d'un seul tribunal : le libre arbitre de chaque être humain ; et chaque conscience doit choisir librement une forme ou l'autre de croyance.

L'union religieuse est donc contraire à l'évolution puisque l'évolution, pas plus que la conscience, ne peut être imposée ou forcée.

L'union religieuse peut être une conséquence de *l'union spirituelle* à condition qu'elle consiste en respect réciproque des diverses croyances et non d'une unification forcée de ces croyances.

L'union ne peut exister que si on tient compte des diverses particularités de la nature humaine et si on se base sur celle qui est commune à tous les hommes. Nous savons que les besoins et les désirs appartiennent à ces particularités communes. Mais le besoin est personnel, il dépend de l'atavisme, de l'éducation, des mœurs, du climat. Sur ce terrain, l'union est aussi impossible que pour les désirs, qui, malheureusement, sont plus souvent issus des tendances malsaines que des justes tendances évolutives de l'homme.

Malgré cette décevante revision des moyens d'entente, nous avons tous en nous le sentiment obscur d'une union possible. Qu'une joie ou un danger vienne d'un même coup émouvoir plusieurs êtres, tous ressentent le lien de l'émotion commune.

Qui ne connaît l'extase altruiste des amoureux ? Qui n'a connu le fraternel embrassement dans les circonstances solennelles de la vie ?

Effectivement *c'est la vie* qui nous est commune à tous et c'est elle la base identique de toute sensation éprouvée par le cœur, par la tête et l'âme. La *vie*, voici le moyen d'entente qui nous guide tous ; nous avons des corps semblables, des cœurs semblables, nous voyons tous avec la même joie naître le jour, avec la même mélancolie tomber la pluie dans les rues sombres de la ville. La vie qui nous est commune par nous-mêmes, qui nous est commune par la mort, la vie qui nous fait nous unir ou désunir pour une idée, une opinion — *la vie est le moyen idéal d'union.* Elle est le moyen *idéal*, car le *moyen pratique* doit en découler comme le fleuve navigable découle de l'apport de toutes les eaux de tous les ruisseaux, de toutes les sources, *vies individuelles* qui se donnent joyeusement à l'œuvre commune, sans compter.

Et le moyen pratique doit être *ce qui pratiquement fait la vie : le Travail.*

*
* *

Il est un devoir sacré pour tous les hommes, en ces jours de surévolution de la terre : c'est de regarder sans parti pris l'humanité avec ses besoins, ses désirs, ses possibilités, par rapport à ce qu'elle était à tous les âges précédents.

Un fait fondamental est à dégager de cette observation impartiale : nous ne connaissons les âges passés qu'à travers les *types essentiels* qu'ont réalisés quelques peuples par rapport aux aspects sans valeur ou indifférents des autres peuples. Nous jugeons l'antiquité par l'Égypte, la Grèce, Rome, nous caractérisons le moyen âge par le Saint Empire Romain.

Toute notre connaissance du passé est localisée sur ces types essentiels que sont l'Égypte, la Grèce et Rome. Les autres peuples ne sont connus que par les guerres de conquête des peuples-types ou par leurs rapports commerciaux ou religieux.

Ce qui a caractérisé ces peuples-types, c'est la nature de leur effort, soit de domination ou d'exploitation.

Cet effort a généralement pour but la domination, soit par la puissance, soit par le commerce, soit par la croyance.

La domination elle-même a toujours un caractère *d'unification*. Nous voyons ainsi la lutte pour l'unification gouvernementale de la Grèce, la lutte pour l'unification légale à Rome, la lutte pour l'unification religieuse par le Saint Empire Romain au moyen âge.

La tendance d'unification immanente à toute manifestation vitale d'une société est la raison de toutes les guerres. Elle a toujours eu comme motif (et souvent comme prétexte) un but noble (soit un gouvernement idéal, ou la loi, ou la vérité religieuse).

L'évolution des peuples a fait que ces peuples ont également évolué le motif. C'est ainsi que, sans effort, le motif d'unification est devenu de plus en plus réel, c'est-à-dire correspondant à la véritable nature des hommes et de leurs tendances, jusqu'au jour où l'évolution vers *la libération individuelle* contre la formule collective des formes gouvernementales, légales ou religieuses, a mené l'homme *et sa tendance vers l'unification* à l'essence même de l'unité, *la vie par le travail.*

Le principe *d'unité* dans le travail, *d'unification par le travail*, donnant les bases nouvelles de la société future, est la source de toutes les doctrines socialistes, autour desquelles jouent toutes les questions actuelles des réorganisations sociales.

Or, notre époque est marquée par le développement intellectuel extrêmement avancé et tout ce que nous voulons et faisons est raisonné. Notre force et notre habitude de raisonnement nous ont menés au point de ne plus même considérer d'autres facteurs que les seuls facteurs raisonnés, sans tenir compte des raisons naturelles. Si le socialisme, en général, voulait seulement tenir compte de la source naturelle d'où il découle, comme je viens de vous l'indiquer, sa tâche ne serait plus à accomplir aujourd'hui par l'argumentation, ni par la révolution, son but serait déjà

atteint, car pas un homme raisonnable ne refuserait de se plier aux lois idéales qui donnent la liberté individuelle et le bien collectif. Donc pour cela, je le répète, ces hommes doivent se rendre compte de la source : *l'évolution*, et les transformations qu'elle apporte au physique et au moral de l'homme, tout en considérant la marche de cette évolution dans les temps passés.

Regardez l'Égypte, vous trouvez un peuple gouverné par des pharaons-hiérophantes; en Grèce, vous le voyez gouverné par des philosophes; à Rome, les plébéiens sont guidés par des patriciens, au moyen âge la chevalerie guide pour le travail comme pour la guerre un peuple soumis.

La noblesse était en Égypte religieuse, en Grèce philosophique et artistique, à Rome la classe possédante, au moyen âge guerrière, c'est-à-dire que l'on appelait *noblesse* précisément cette classe de la société qui, par la valeur dominante, guidait et entretenait le peuple. La décadence a toujours mené cette noblesse à l'abus de sa force. Mais n'est-ce pas précisément cette faiblesse qui a fait changer de nature cette noblesse et a fait évoluer vers de nouvelles forces la société tout entière ?

En revanche, il n'y a pas de *noblesse du travail*; c'est pourquoi *l'évolution* actuelle semble devoir se faire par révolution. Voici la faiblesse, la seule faiblesse de laquelle nous souffrons.

Instinctivement on a cherché à résoudre toutes les difficultés inhérentes à la contradiction apparente du socialisme avec la vérité absolue : la nécessité d'un chef, par une multitude de théories d'organisation. Ces théories représentent toutes une partie de la vérité applicable dans la société future, mais aucune ne résoud toutes les difficultés à la fois, parce que l'on enseigne que la liberté individuelle ne supporte pas l'existence d'un chef.

Ceci est une erreur fondamentale, car la vie même nous prouve que, du moment où plusieurs hommes se réunissent pour un travail, naturellement se trouve parmi eux un chef, parce qu'il est celui d'entre ces hommes qui connaît le mieux le travail à exécuter.

Le chef est naturel. Les théories qui le suppriment sont intellectuelles, donc erronées, dès qu'elles ne s'appuient plus sur la vérité évidente qui découle forcément de toute organisation.

On ne pourra jamais appliquer autrement que par la force et la violence une doctrine socialiste quelconque si elle n'est pas soumise à l'évidence naturelle qui est l'organisation. Et le but du socialisme n'est-il pas précisément de donner à tout homme le maximum de bonheur sans que le despotisme d'un chef puisse jamais entraver le bonheur de la collectivité ?

L'organisation est une nécessité absolue dans l'incohérence actuelle des différentes théories socialistes.

Or, quand on veut *organiser*, il faut d'abord *classer*. Il s'agit ici et aujourd'hui de *classer le travail*, de telle façon que chaque catégorie de travail soit nettement définie et située par rapport à une autre catégorie. Il n'y a pas de travail supérieur ou inférieur, mais il y a certaines sortes de travaux qui exigent plus que d'autres une connaissance profonde des lois du travail et de leurs méthodes. En cela la mesure est tout naturelle-

ment donnée par l'effort qui est demandé à l'ouvrier, non pas pour *exécuter* le travail, mais pour *apprendre à l'exécuter*. Ceci est l'échelle *fatalement* applicable à la classification du travail.

Cette classification une fois établie, que les travailleurs se groupent, par catégories, en corporations dictant leurs lois d'ordre intérieur pour les conditions d'exécution de leur travail et leurs rapports avec d'autres corporations.

Une classification et organisation du travail de cette façon serait nécessairement hiérarchique, c'est-à-dire basée sur la *qualité* au lieu de l'être sur la *quantité*, ainsi qu'elle l'est dans l'organisation syndicale actuellement ou sur le pouvoir héréditaire telle qu'elle l'est dans la conception *monarchique*.

Unité par le travail, donnée par la sélection par qualité, voici la formule des temps qui viennent, voici la base de l'union universelle dont l'action appartient au *Centre Apostolique*.

*
* *

Il est nécessaire, avant de terminer ce message, mes frères, que je vous trace une brève image de l'évolution, image de laquelle il faut se souvenir afin de mieux voir ce que nous devons accomplir dans les temps qui viennent. Je vous ai surtout parlé de l'organisation sociale jusqu'à présent. Remarquons maintenant que l'organisation sociale est une conséquence et non une cause. Elle est une conséquence de la nature de l'homme et des conditions à lui imposées par la fertilité ou la stérilité du sol sur lequel il vit, par le nombre de la collectivité à laquelle il appartient, par le climat. Les organisations-types dans la société humaine des temps passés nous restent connues comme théories ou images. Les religions de l'antiquité sont aujourd'hui des mythes, car leur forme a cessé d'être correspondante à l'humanité, mais n'oublions pas que les pères de nos pères à chacun de nous ont appartenu au peuple indo-égyptien, grec, romain ou indo-germain. Ils ont connu et prié les dieux de tous les temps, que ce soient Osiris et Isis, Zeus ou Jupiter. Ils se sont prosternés devant Jehovah, Rha ou le Christ, ils ont adoré le soleil, ils ont levé leurs regards vers l'Olympe ou se sont agenouillés dans les temples de Jo, peut-être ont-ils sacrifié leurs semblables au mystérieux dieu Moloch en Chaldée ou ont-ils versé le sang dans les sombres forêts druidiques.

Vous qui souvent riez du passé, souvenez-vous que vous riez de vos pères !

Ce que l'homme fait consciencieusement, il le fait bien et ce que vos pères ont fait est *bien*, puisqu'ils jugeaient, en leur temps, bon de le faire. *Respect !* mes frères, pour l'œuvre de vos pères. Si les fils ont jugé devant leur conscience de faire autrement que leurs pères, c'est que le temps avait changé et avec lui les conditions de vie ainsi que les facultés des hommes ; mais c'est aux pères que les fils doivent d'avancer, c'est à nos ancêtres que nous devons notre avenir.

Voyez les signes que vous ont laissés vos ancêtres. En Égypte ils ont

érigé d'indestructibles pyramides, symboles de leur foi. En Grèce ils ont figé dans le marbre toute leur conception de la beauté.

Et leur pensée reste encore aujourd'hui la base de votre philosophie.

Au moyen âge vos pères priaient Dieu, Dieu révélé par le Christ.

Et, toujours leur foi, leur art, leurs aspirations, ils les ont tracés dans une matière aussi inaltérable que possible afin que vous, leurs enfants, puissiez lire après des décades de siècles la vérité qui leur appartenait.

Il n'y a pas d'architecture, croyez-moi, changez de mentalité et voyez dans les choses la signature d'un temps; il n'y a pas de chef-d'œuvre architectural, il y a la *connaissance* de l'Égypte, il y a l'*art* de la Grèce et sa *philosophie*, il y a aussi la *foi* du moyen âge écrite dans les dentelles de pierre des cathédrales.

Quelle sera votre signature à vous ?

Affirmez-vous donc dans ce que vous êtes, dites à vos enfants, don vous êtes les ancêtres, qu'en ce temps de cataclysmes vous avez connu la matière et son travail. Vous avez construit des ponts par-dessus des fleuves et des vallées, vous avez construit des chemins de fer, vous avez imprimé à la matière la force de la vitesse, grâce à votre travail intelligent. Dites aux hommes futurs que vous étiez intelligents et que tout en vous était intelligence, que vous avez conçu par votre intelligence la faculté d'imposer, par la sage organisation des matériaux, la vitesse à la matière inerte.

Vos pères égyptiens ont signé leur vie par la ligne de l'immobilité, vos pères grecs ont signé par la ligne dont le rythme est le mouvement des êtres animés, vos pères du moyen âge ont une signature qui va vers le ciel et vous avez une signature à parachever dont le caractère est *le mouvement*.

Alors vous comparerez le mouvement des chevaux du Parthénon au mouvement des flèches des cathédrales et vous comprendrez combien sont sœurs le *repos absolu* d'une pyramide et *l'extrême vitesse* de vos véhicules modernes.

Voici, vous êtes le peuple avant-garde d'une ère nouvelle. Vous êtes venus ici pour mieux nous connaître, qu'un lien fraternel nous unisse. Mais apprenez une chose : n'imitez pas l'œuvre de vos pères d'Europe, contemplez leur pensée et leur foi, sachez enregistrer, comme une leçon, ce que vous verrez dans la vieille Europe et n'oubliez pas que son œuvre est accomplie, que sa souffrance doit être pour vous un exemple, que le fruit de cette souffrance est une fleur que vous devez nous aider à cueillir pour la mettre dans le bouquet que doivent former les *Nations Unies*.

Soyez les ancêtres conscients d'un nouveau monde. Faites surgir de vous la nouvelle noblesse dont les armes sont les outils du travail. Créez cette nouvelle noblesse, cherchez parmi vous les artistes qui signeront votre œuvre par *le chef-d'œuvre*.

Et voici ce que vous devez remporter chez vous, en Amérique, la connaissance de ceci :

Qu'il existe ici sur cette vieille terre une élite qui se fait un apostolat d'appeler à la conscience tous les hommes, une élite qui veut l'évolution sans violence et la transmutation de tout mal en bien; et cette

élite vous appelle, vous frères de là-bas, pour créer chez vous un centre apostolique qui donnera la main à celui d'ici pour mener à bonne fin sa tâche essentielle.

Mes frères, l'Américain ignore la peur, l'Américain ne redoute point l'obstacle et aucun calcul mesquin ne le fait hésiter devant l'œuvre utile ?

Je le sais, et je vous appelle. Que ceux d'entre vous qui se sentent une âme forte se donnent la main et viennent donner la main à leurs frères qui parlent ici pour l'union universelle.

Et ceci est œuvre d'apôtres.

Aïa.

Cette conférence a été traduite en anglais. Nous ferons parvenir un exemplaire de la traduction, contre l'envoi d'une somme de 0 fr. 25, à ceux de nos lecteurs qui nous en exprimeront le désir.



Réouverture de la Maison de Balzac.

Allocution du Conservateur.

Dessin de Luis E. de la Rocha.

Les deux Guerres et les deux Esprits

S'il est difficile encore de parler de la guerre mondiale dans ses rapports avec les événements historiques antérieurs, il est presque impossible de situer exactement la présente crise sociale, à cause de son double caractère de résultat logique d'une évolution et de produit normal de la défaite et de la famine. Nous ne nous proposons pas ici d'interroger l'esprit de notre temps. Il nous faudrait, pour cela, nous exiler pour des mois dans quelque haute solitude et attendre, avec une patience frémissante, que la vérité sociale de l'époque descende en nous sous la forme d'un poème. Nous sommes condamnés, par les formes actuelles de notre vie, à nous mêler aux foules, à voir défiler d'innombrables visages ; nous nous sentons infiniment éloignés de l'humanité véritable que révèle l'esprit religieux de la solitude et qui se prépare à l'action nouvelle dans le silence de l'examen de conscience individuel. Nous nous contenterons donc d'étudier les faits et de rechercher les analogies qui peuvent exister entre les événements intérieurs de pays aussi différents par leur culture que le sont la Russie, l'Allemagne et la Hongrie. Et d'abord, une contradiction nous arrête : si la révolution qui met à feu et à sang l'Europe orientale et centrale est un simple produit de la défaite et de la famine, pourquoi apparaît-elle sous sa forme la plus aiguë dans des pays plus riches, plus anciens que la Prusse, et même, jusqu'à un certain point, plus attachés à leurs traditions et moins éprouvés par la guerre, comme c'est le cas de la Bavière et de la Hongrie, connues pour la fertilité de leur sol et leur fidélité à l'Église catholique ? D'autre part, comment se fait-il que la Pologne, pays depuis longtemps miné par le bolchevisme, se montre moins prête qu'en 1905 à participer à la guerre civile russe? Le fait d'avoir conquis son indépendance et de l'avoir fait reconnaître par les Alliés ne suffit pas pour expliquer le phénomène. Une question à peu près analogue se pose pour la Bohême, puisque les pays slaves semblent offrir au bolchevisme un terrain de culture plus favorable que les pays germaniques. Cependant la Bohême, voisine de la Bavière et de la Hongrie, résiste avec succès à la propagande maximaliste. Bref, il est impossible d'entreprendre une analyse exacte et impartiale de la situation actuelle sans se heurter, presque à chaque pas, à des difficultés qui semblent se contredire l'une l'autre. La tâche apparaîtrait infiniment plus aisée si, au lieu de s'attacher à l'examen des faits, on se contentait, non sans quelque raison, d'attribuer toute la fermentation actuelle à la nécessité absolue d'une régénération morale de la société. La simple observation des faits, abstraction faite de la connaissance intuitive de l'esprit de notre temps, ne conduit, nous le répétons, qu'à une obscurité complète, propre

tout au plus à engendrer une apathie extrêmement dangereuse pour le développement normal de la crise elle-même.

Tout en demeurant dans le domaine des faits, et sans vouloir mêler aucun subjectivisme à nos méthodes d'investigation, nous nous demandons s'il ne serait pas utile, pour la défense de la civilisation, d'abandonner une fois pour toutes la position qui nous fut imposée par les événements des cinq dernières années et de soumettre à un examen impartial le développement de la lutte sociale en Europe.

Il serait puéril de nier l'influence dissolvante de certains facteurs, tels que la défaite et la famine. Tous les pays embrasés actuellement par la révolution sont des pays vaincus où la production nationale est incapable de satisfaire les besoins de la masse et qui, *pour survivre, ne peuvent se passer* des secours accordés par le vainqueur.

Toutefois, il est indéniable également que l'évolution sociale des pays vainqueurs trahit une certaine accélération due aux événements récents de l'Europe centrale et orientale. C'est de ce dernier point de vue que nous nous proposons d'étudier la question sous son aspect universel.

En prenant pour point de départ à nos investigations la démoralisation engendrée par les maux de la guerre, il serait facile d'établir une corrélation ingénieuse entre le degré d'effervescence politique d'un pays et la somme des souffrances infligées à sa population par la disette et la pénurie de main-d'œuvre. A mesure que l'on s'éloignerait des foyers du fléau pour se rapprocher des zones où sa répercussion trouve une expression atténuée dans la simple cherté de la vie, on verrait, grâce à cette méthode essentiellement positive, se substituer aux soubresauts révolutionnaires la pulsation à peine accélérée d'une évolution sociale pleinement consciente de ses fins. Ces dernières, naturellement, ne peuvent être, au point où en sont arrivées les choses, que la destruction plus ou moins scientifique de la ploutocratie. Mais on aurait du moins la satisfaction morale d'avoir corroboré par des faits l'axiome qui nous apprend que les peuples victorieux changent bien, quelquefois, de régime politique et social, mais ne font jamais de révolutions.

C'est là, si l'on veut, une méthode purement politique ou même diplomatique, puisqu'elle fait abstraction de la connaissance intuitive des réalités et, négligeant tout examen psychologique, se base uniquement sur les données relatives de la manifestation. Mais l'emploi d'une semblable méthode nous paraît tout indiqué à une époque révolutionnaire marquée par une recrudescence de la passion du jeu : n'oublions pas que Pétrograd, Moscou, Berlin et Budapest sont engagés, les uns depuis des années, les autres depuis des mois, dans une partie de cartes interminable et plus ou moins avinée. Et une autre capitale, moins directement menacée par le fléau destructeur, a depuis longtemps dressé la table pour un jeu tout aussi stérile mais infiniment plus distingué.

Tout d'abord, au risque de paraître paradoxal, nous étendrons le nom de révolution allemande non seulement aux bouleversements qui ont eu lieu sur le territoire germanique depuis Brême et Hambourg jusqu'aux limites méridionales de la Bavière, mais encore à tout le vaste mouvement qui embrasse, depuis plusieurs années, l'ancien empire russe

et, depuis quelques mois, la Hongrie et, jusqu'à un certain point, l'Autriche.

Engendrée par la doctrine marxiste, la révolution russe de novembre 1917, organisée et dirigée par des intellectuels formés à l'école allemande, nous apparaît comme un prélude ou plutôt comme un premier acte de la révolution allemande. A en juger par le peu que nous connaissons de ses résultats positifs, le partage des terres, la nationalisation de l'industrie et du commerce, l'expansion inattendue des sociétés coopératives, la création d'une banque populaire (Naradné Bank de Moscou), première esquisse d'un système de finances communiste, la révolution de Pétrograd n'a pas le caractère d'une révolution russe. Cette révolution, telle qu'elle s'annonçait depuis le règne d'Alexandre II, devait avoir un caractère purement anarchique. Elle le trahit, évidemment, dans les excès commis par les couches inférieures d'une population entretenue, durant des siècles, dans la barbarie. Toutefois, en dépit de l'effroyable désarroi engendré par la destruction totale d'un système administratif des plus compliqués, par la pénurie de main-d'œuvre, enfin par le brusque arrêt de l'industrie nationale, une certaine direction transparaît à travers les événements russes les plus désordonnés de ces deux dernières années. Quiconque connaît à fond le naturel slave doit partager notre étonnement devant le caractère, violent, certes, mais nettement *social* d'une révolution qui, d'après les données purement psychologiques, devait être une *destruction purement anarchique*. Voilà une assertion qui, à coup sûr, a de quoi surprendre un lecteur français. Il n'en est pas moins vrai que, depuis peut-être l'époque de Pierre et de Catherine, la Russie agit *pour la première fois d'après un plan*. Il est impossible de s'arrêter un instant sur la politique russe du XIXe siècle sans être frappé par son inconséquence. Quel pouvait être le résultat d'un système qui, devant la menace grandissante d'un soulèvement intérieur, au lieu de concentrer les forces nécessaires au maintien d'une autocratie exercée, étendait sans cesse, au moyen de guerres ruineuses et d'annexions stériles, les limites d'un Empire immense déjà prêt à se disloquer dans sa configuration de 1795? Que pouvait espérer un régime uniquement préoccupé du triomphe de l'obscurantisme et de l'inégalité sociale, d'un double jeu d'alliances ouvertes et secrètes, politico-financières avec les démocraties d'Occident, dynastiques avec les autocraties du centre? A côté d'une politique aussi désordonnée, le plan bolchevik, en dépit des actes d'une multitude anarchiste, se dessine avec une précision et une sûreté que ne désavouerait aucun organisateur allemand. La guerre fut une guerre allemande. Elle est suivie d'une révolution sociale allemande. La guerre, préparée par l'Allemagne, commença par la mobilisation russe. La révolution marxiste qui embrase actuellement plus de la moitié d'un continent éclata tout d'abord en Russie. Comme le conflit mondial déclanché par l'impérialisme allemand, cette révolution a la prétention d'embrasser le monde. Comme lui, elle poursuit la réalisation d'un bonheur universel problématique par l'emploi systématique des moyens les plus violents. Comme la politique impériale, enfin, la politique révolutionnaire se propose comme but immédiat la formation d'un bloc central avec, sans doute, la même arrière-pensée d'une Russie ouverte à toutes les influences.

Oui, la révolution bolcheviko-spartakiste est une révolution allemande, *la* révolution allemande. En Russie, nous le répétons, l'exécution est conforme au caractère national ; mais le plan, les méthodes et le but sont allemands. Nous apprendrons peut-être, quelque jour, quel rôle les Liebknecht et les Rosa Luxembourg (cette dernière connaissait admirablement la Russie) ont joué dans l'application à la masse russe des doctrines de Marx. L'ancienne Russie, unie à l'Allemagne par un pacte tacite dont les clauses visaient la défense des deux dynasties allemandes et une action sociale commune, masquée par la liberté extérieure des combinaisons politiques, avait servi aux Germains de domaine de colonisation. La Russie nouvelle offre aux Spartaciens des bords de la Sprée un merveilleux terrain d'expérience. « Nous profitons de l'enseignement des erreurs russes », proclame, à Munich, le docteur Otto Neurath. Quand on connaît de l'Allemagne quelque chose de plus que le cure-dent national à l'œuvre derrière la main gauche et de la Russie un trait local plus caractéristique que la dégustation précipitée de la fine avant le repas, on ne doute pas un instant des origines essentiellement allemandes du bolchevisme, ni même de la participation, bien antérieure au traité de Brest-Litovsk, des organisations révolutionnaires de Berlin au travail de destruction, singulièrement systématique, des leaders moscovites.

La modération de la Pologne et de la Bohême trouverait une explication inattendue dans cette représentation nouvelle des événements du centre et du nord.

Dans tous les pays hostiles à la pénétration de la culture allemande et conscients des dangers d'une tutelle économique, l'évolution sociale, même *la plus précipitée, se fera selon des lignes purement nationales.* On pourrait aisément étendre le cercle des pays réfractaires à la socialisation au sens germanique. Ainsi la Lituanie, pays d'à peine six millions et demi d'habitants, résiste admirablement à la double pression maximaliste de l'ouest et de l'est. L'Autriche elle-même, bien que germanique par ses origines, bénéficie jusqu'à ce jour de ses traditions politiques anti-prussiennes et des bienfaits de sa culture propre, pénétrée d'éléments slaves et latins. Dans les pays soumis depuis plusieurs siècles ou plusieurs décades à l'influence germanique, l'évolution sociale s'accomplira, au contraire, dans un sens allemand, c'est-à-dire par l'emploi de la force sous ses deux aspects : de violence en politique et d'accaparement dans le commerce et l'industrie. La situation de l'Allemagne vis-à-vis de la Russie, après comme avant la guerre, est caractérisée par le constant rappel des profits que pourrait procurer à la nation allemande l'exploitation scientifique de l'immense domaine slave. Sur le terrain des possibilités russes, un accord parfait a toujours régné et règne aujourd'hui encore entre tous les partis allemands. L'unité de vues sur l'avenir économique du vaste état voisin constitue, en quelque sorte, pour l'Allemagne, une garantie de son unité politique. Sur ce point, l'attitude des majoritaires ne diffère aucunement de celle des agrariens, et il est fort probable que la sympathie politique des Spartaciens pour Lenine tire aussi quelque aliment des supputations économiques. On n'a peut-être pas accordé une attention suffisante, en Occident, aux propositions et aux calculs de certains spécialistes d'outre-Rhin, dont M. Arnold Rechberg s'est fait récem-

ment le porte-parole dans le *Tag*. L'étude de ces projets serait utile, ne fût-ce que du point de vue des visées allemandes sur la Russie et de la conception sozial-démokrate de l'avenir économique de l'Allemagne. A une époque où vainqueurs et vaincus sont saisis d'une même épouvante devant le chiffre formidable de la note à payer, le plan économique et financier du *Tag* mérite tout au moins d'être pris en considération. Étant donné la difficulté que présentera l'érection, entre l'Allemagne et la Russie, d'une barrière économique (seule, la constitution d'une Letto-Lituanie puissante eût été capable d'offrir à l'Occident cette garantie), on se demande si le règlement de la dette de six cents milliards par l'Angleterre, la France et l'Allemagne au moyen d'une répartition de concessions russes entre ces trois pays et l'émission, dans leurs domaines respectifs, de deux cents milliards de papier-monnaie, ne présente pas, après tout, un maximum d'avantages pour chacune des trois nations, sans parler de la Russie qui, dans un affermage pour cent ans de ses richesses naturelles, avec une restitution partielle tous les vingt-cinq ans, trouverait peut-être une issue à sa situation actuelle, dont l'horreur ne se prête à aucune description. Qu'on nous pardonne la longueur de cette digression, dont le seul but est de montrer l'unité des vues allemandes sur l'expansion économique vers l'est. Le *Drang nach Osten* peut changer de forme et s'adapter aux besoins et aux idées de l'époque, il n'en constitue pas moins un danger réel pour l'Europe. Que la ploutocratie succombe ici et là, la lutte continuera *dans tous les domaines* entre les deux esprits de la démocratie occidentale et de la démocratie germanique.

Telle nous paraît être la logique secrète qui se dégage, en ces temps troublés, de l'analyse des tout premiers événements de l'ère grandiose qui vient à peine de s'ouvrir pour le monde. L'issue de la guerre était en contradiction flagrante avec les prévisions des optimistes et des pessimistes des deux camps adverses. Ce qui était détestable du côté des Alliés — le régime tsariste de la Russie — a péri sous le glaive allemand ; et la Prusse, l'arme odieuse de cette destruction, a été brisée à son tour parce qu'elle barrait la route à l'évolution. Dans le domaine social, l'avenir nous réserve sans doute une surprise analogue. Il est évident que le monde entier, sans distinction de races ni de pays, subit une crise morale qui n'a pas de précédent dans l'histoire et qui fait songer aux cataclysmes spirituels de l'Écriture. Cependant, là encore — comme dans la guerre — deux courants également puissants se font nettement sentir. La guerre mondiale continue dans la tourmente sociale universelle. Deux adversaires — épris, au fond, d'un même idéal, mais serviteurs de deux divinités contraires — aujourd'hui comme hier sont en présence. L'un se nomme la conquête du Bien par la violence, l'autre la marche vers le Bien par le chemin de l'évolution. Nier le caractère universel de la révolution que nous vivons est puéril. Désirer le maintien de l'ordre social d'avant guerre est criminel. Nous sommes en marche, nous sommes entraînés, les puissances supérieures nous conduisent, mais, nous le répétons, deux courants se dessinent nettement au milieu de la formidable poussée, et l'Orient et l'Occident, une fois de plus, se font la guerre jusque dans leur poursuite d'un idéal commun. Dans la lutte sociale, comme dans la guerre politique, l'un des adversaires est

animé d'un esprit violent de conquête, l'autre d'un sage idéal de sacrifice. Quel désastre si la France, en pleine crise d'évolution, devait échouer dans la paix là où elle a si bien réussi dans la guerre! Il ne tient cependant qu'à l'Occident d'obtenir, une fois de plus, la Victoire ; mais cette seconde victoire est plus difficile que la première : elle exige moins d'héroïsme, certes, mais une somme beaucoup plus grande de renoncement et de sacrifice moral.

Les deux esprits qui animent la grande évolution à laquelle nous assistons sont personnifiés, aujourd'hui comme hier, par les deux pays dirigeants de l'Europe et du monde. L'heure du triomphe du prolétariat de ces deux nations approche, et aussi l'instant si longtemps attendu de leur première rencontre, instant qui marquera le début de la grande ère solaire d'ordre et de fraternité qui doit balayer comme fétus de paille les obstacles qui retardent la marche du progrès véritable, dont les noms sont amour, labeur et beauté. Demain nous assisterons à l'avènement de l'Homme. Libre aux sceptiques, aux logiciens, aux matérialistes de ricaner. Le prolétariat des deux mondes nous comprend : nous annonçons l'avènement de l'Homme. Toutefois n'oublions pas que les deux races prédestinées auront encore maint combat de doctrines à livrer avant de se fondre en cette unité directrice qui fera régner l'ordre sur la terre.

Puissent, dans cette lutte pour l'unification du monde, la haute culture, la sagesse et la bonté naturelle du prolétariat français remporter la victoire! Puissent-elles être comprises et appréciées enfin par le « violent » du second Faust, le frère coupable! La France des rois et de la Révolution a joué le premier rôle durant les deux ères de la monarchie et de la ploutocratie démocratique; qu'elle conserve cette place après la chute de cette dernière. L'avenir spirituel, politique et économique du monde dépend de l'évolution précipitée mais pleine de sagesse et d'amour du prolétariat français.

LIETUVIS.





Paul-Napoléon Roinard.

Dessin de Luis E. de la Rocha.

CENTRE APOSTOLIQUE

Le mois qui vient de s'écouler a vu le développement le plus heureux de notre Société. Depuis le 23 mars dernier il est facile de résumer ainsi notre action : conférences par les membres fondateurs du Centre, Bruyez, Larronde, Revel; réunion à la salle de la Société de Géographie, et conférence par O.-W. de Lubicz-Milosz, sur la Mission mystique et sociale de la Lituanie. Un des événements les plus marquants de la période que nous évoquons brièvement est la conférence qui réunit ici une grande affluence d'officiers et soldats américains. On a lu plus haut la lettre qui leur a été communiquée. L'impression produite sur l'assemblée fut si intense et si profonde que leur adhésion au Club fondé à leur intention fut unanime et immédiate.

En vertu du régime de liberté sous lequel nous vivons ici, la Tribune du Centre, où les opinions peuvent s'exprimer aussi librement que dans celle ouverte au sein de cette revue, fut cédée par trois fois, le premier jour à notre frère Kharis, qui fit un exposé des religions aryennes de l'Inde, conférence à laquelle un membre du C. A. répondra quelque jour; puis ce fut M. Michelin qui communiqua à l'assemblée son point de vue sur le pouvoir héréditaire, et, enfin, notre frère Cauwel qui tint à faire connaître le sien sur le même sujet.

L'extrême abondance des matières destinées à ce numéro ne nous permet pas de nous étendre sur le travail accompli. Nous n'en exprimons pas un trop grand regret puisque tous nos membres ont suivi nos travaux avec la plus grande assiduité. Nous voulons seulement annoncer brièvement l'ordre dans lequel ils se développeront au cours du mois mai-juin. En voici l'indication qui sera en outre affichée au *Tableau* récemment installé à *l'Affranchi* et où nos membres pourront, aussi, faire connaître à leurs frères leur désir de trouver à employer leur activité ou celui de rencontrer des collaborateurs.

Voici donc le programme de nos prochaines réunions :

PROGRAMME DES SÉANCES

DIMANCHE 11 MAI. — Tribune libre : *La philosophie de Bergson*, causerie de M. Frédéric Lefèvre. — Partie musicale, par Mlle Annette Alger, cantatrice, et M. Georges Beach, pianiste et compositeur. Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte rendu de son dernier concert à la salle Gaveau.

DIMANCHE 18 MAI. — *Gœthe méconnu*, conférence de O.-W. de Lubicz-Milosz. — Auditions. — *L'idée dans la danse*, causerie de Mme Jeanne Ronsay. — Danses.

DIMANCHE 25 MAI. — Tribune libre : *La doctrine socialiste*, par M. Paul Coblentz, secrétaire de la Jeunesse socialiste. — Réponse par un membre du Centre.

DIMANCHE 1er JUIN. — *La peinture de sensation*, conférence d'Elmiro Celli. — Audition des œuvres du compositeur Carol-Bérard. —

Tribune libre : *Un pas dans l'essence des choses*, par le D[r] H. Jaworski.

Dimanche 8 juin. — Conférence d'Henri Alvart. — Audition des œuvres du compositeur Désiré Pâques.

Dimanche 15 juin. — *Le théâtre français au moyen âge*, par Carlos Larronde. — Auditions.

Désormais, le programme des séances du mois étant annoncé dans la revue l'*Affranchi* et au tableau apposé au siège du C. A., 5 *bis*, rue Schœlcher, il ne sera plus envoyé d'invitations individuelles.

* * *

Le président, momentanément absent de Paris, est remplacé dans ses fonctions par Carlos Larronde et Gaston Revel à qui toutes communications relatives au C. A. pourront être faites.

René Bruyez,
Président du C. A.



Georges Pioch.

Dessin de Bib.

VERS LA
CONNAISSANCE

Vous qui lisez cette revue, prouvez par ce fait même que vous avez la préoccupation de faire cesser ce *pourquoi* obsédant, douleur intérieure qui attaque tout homme dès que celui-ci vit suffisamment pour sentir s'éveiller au fond de lui-même sa propre conscience et la conscience du monde duquel il fait partie.

Et non pas faire cesser ce *pourquoi* en vous en détournant et en vous plongeant dans la belle inconscience et l'indifférence de la brute ; mais, au contraire, en vous identifiant assez avec vous-même et le reste pour *comprendre*, pour avoir une certitude sur laquelle vous reposer, dût cette certitude être celle de la dureté de la Loi.

Il est bien des moments où la réaction de notre propre inertie nous donne l'envie de tout envoyer promener, de vivre n'importe comment, de bannir l'inquiétude et de jouir égoïstement le plus possible durant les quelques instants qui sont octroyés à notre pauvre vie dans ce monde de la durée limitée ; mais ces velléités de laisser-aller ne surviennent jamais qu'à la suite de périodes précisément fort tourmentées par ce souci de savoir ; et elles sont, comme je viens de le dire, des réactions de notre inertie. Vienne un bon sommeil pendant lequel se fassent la digestion et l'assimilation de nos pensers du jour et qui nous apporte un lendemain nouveau, et nos inquiétudes se renouvelleront par la souffrance de la Vie.

Cette souffrance qui nous vient de l'extérieur éveillera la souffrance intérieure : cri de naissance perpétuel, mouvement douloureux de l'Esprit qui ressuscite dans le tombeau de la Matière, comme la vie végétative ressuscite sans cesse en la terre par la naissance des plantes.

Les images en lesquelles se révèle cette Réalité sont si nombreuses que chaque chose que nous pouvons concevoir, et ce que nous sommes nous-mêmes, est une telle image. Ce monde est une immense collection d'images et la Réalité est Une. Une et toujours la même dans chaque image. Une à la fois dans sa sainte simplicité et dans sa déroutante complexité dès que nous voulons l'analyser.

Chaque image dans son ensemble révèle *la Loi* et est une marque de la simplicité ; et chaque image dans ses détails montre *des lois*, et est une marque de la complexité.

C'est pourquoi vous devez aborder toute chose en vivant sa vie propre, entière, en cherchant son rythme unique, avant de l'analyser. Si vous procédez autrement, si vous cherchez le contenu avant le contenant, vous ne pourrez qu'aboutir à la multiplicité des formes d'expression ; et votre connaissance sera une connaissance successive, enregistrant l'un après l'autre des phénomènes en nombre tel que vous ne pourrez raisonnablement prétendre à autre chose qu'à une spécialisation de vos recherches. C'est ce qu'a fait la science dans notre époque ; elle a voulu

connaître le Monde en l'abordant par en dessous ; elle a constaté des réalités relatives, puis d'autres réalités relatives, et encore des réalités relatives, et elle continue, et elle continuera ainsi indéfiniment. Les relativités — vraies du reste dans le monde relatif — qu'elle pourrait arriver laborieusement à mettre à jour sont en nombre effroyable, et on s'en est si bien aperçu qu'il a fallu que chaque chercheur, chaque investigateur, se limitât un champ d'action ; on a ainsi abouti à la spécialisation, chacun étant tenu de devenir un serf de la spécialité choisie — comme l'ouvrier du reste — s'il voulait travailler et que son travail fût considéré.

Cette méthode de chaos ne pouvait rien produire. Le même processus vicieux appliqué au travail a abouti à la mécanisation de l'ouvrier, lequel est devenu le servant d'une machine, la plupart du temps, au lieu d'être le créateur de l'œuvre à forme particulière de son métier ; ce n'est qu'une autre application du même principe. Mais si la guérison du mal, en raison de la grande étendue de ses ravages dans le monde du travail général, présentait de sérieuses difficultés, en exigeant une réforme radicale, et profonde à un tel point qu'on préférait ne pas en parler, la guérison du même mal dans la science était plus facile à cause de la plus grande mobilité et de la plasticité de la pensée comparativement à une organisation de toute une partie — et non la moindre — de la société.

En effet, les hommes de chaque science s'aperçurent de l'impossibilité où ils étaient de pratiquer intelligemment une seule branche de l'unique connaissance ; et la tendance en est de plus en plus visible de l'empiètement de chaque science sur les autres. Nulle ne peut se passer de sa voisine et celle-ci, à son tour, a besoin d'être éclairée par les suivantes...

C'est déjà un pas de fait, mais le suivant est plus dur à faire..., car l'homme qui se complaît dans les détails et les constatations, dans sa satisfaction et son orgueil de *savoir* ce qu'il a péniblement acquis par efforts successifs, consent facilement à étendre ses efforts et, conséquemment, ses connaissances dans une nouvelle branche ; et c'est là le premier pas qu'il a fait. L'autre pas consistera à faire le sacrifice de son orgueil et du fruit de ses efforts personnels pour embrasser la connaissance par en haut ; mais que l'on prenne bien ceci au sérieux et qu'on ne l'oublie jamais : *Toute connaissance acquise par en bas qu'on n'aurait pas répudiée et dont on n'aurait pas reconnu la vanité s'interposera comme un voile entre la Vérité et l'Esprit.* Elle sera toujours un obstacle pour l'acquisition des Clés universelles et la Connaissance des mouvements de la Vie ; car elle sera toujours une limitation qui arrêtera, à un moment donné, l'éveil de l'Esprit en vous, en vous chez qui cet éveil de l'Esprit devient Connaissance.

L'inquiétude de *savoir* et de trouver la solution du problème du Monde ne saurait rencontrer de meilleur narcotique que les *explications faciles* à allure scientifique. Une fois l'intellect repu par une pâture de bonne logique mentale, il ne cherche plus pendant un certain temps ; mais vous avez été victimes de cette illusion qui consiste à ne pas voir que l'anxiété de l'intelligence n'est que la manifestation d'un besoin de l'Esprit de prendre conscience de ce Monde, et votre satisfaction momentanée ne vous apporte qu'un peu plus d'orgueil qu'auparavant.

Comprenez donc enfin une bonne fois pour toutes que si l'intelli-

gence et la logique étaient l'Esprit, la vérité de l'univers serait depuis longtemps connue par un grand nombre d'hommes ; car notre siècle et le siècle dernier ont abondé en hommes de grande et puissante intelligence et de parfaite logique mentale.

Or, je ne puis que vous dire : Comparez leurs conclusions et voyez leur désaccord dès qu'ils ne s'en tiennent pas strictement aux constatations matérielles.

Si vous aviez le courage d'abdiquer votre orgueil et de reconnaître que vous n'atteindrez jamais à la connaissance de l'univers par le chemin de labyrinthe dans lequel vous vous êtes engagés ; si vous étiez assez grands pour faire table rase en vous-mêmes et suivre le chemin que **TOUT** suit dans la nature pour aller du moins au plus, vous auriez un jour cette immense joie de vivre en vous-mêmes quelques connaissances qui vous feraient comprendre que la possession et la réalisation en soi des grandes lois permet de connaître n'importe quelle application de ces lois à un cas spécial sans avoir à faire d'interminables observations.

Sachez que tout ce que contient ce monde — et ce monde lui-même — est sujet à génération et corruption ; que tout ce qui est, est né ; et que tout ce qui est né mourra, pour renaître plus grand, plus conscient, plus vivant.

Ayez en la Vie assez de Foi — et d'Amour — pour savoir que la Vie ne peut mourir ; pour savoir que la mort du corps est l'*abandon* de celui-ci par la Vie, et que, lorsqu'elle se construira une nouvelle forme, elle le fera après avoir rapporté des Vertus supérieures de sa retraite dans son état absolu ; comme vous cessez d'activer votre corps durant votre sommeil pour lui apporter de nouvelles forces plus puissantes au réveil, après que vous êtes retirés dans votre *lieu secret* où l'Esprit est seul conscient de lui-même.

Ayez assez de Foi pour comprendre que l'Esprit qui s'est retiré du corps de l'humanité doit y revenir plus vivant qu'il ne le fut jamais ; mais si vous comprenez tant soit peu cela, soyez au moins parmi ceux qui s'éveilleront les premiers à l'aube de cette nouvelle journée de travail que sera le nouvel âge d'évolution de la Terre.

Cette aube est arrivée, hommes qui cherchez la connaissance ! Eveillez-vous, votre éveil sera votre connaissance ! Prenez conscience de vous et de tout, et cessez enfin de chercher un apaisement à votre inquiétude de savoir par des explications et du raisonnement. Laissez la vie apparaître ; cette apparition est votre souffrance et votre désir de connaître ; qu'elle soit la bienvenue ! Ne craignez pas votre souffrance ! C'est là qu'on reconnaîtra l'homme fait pour connaître : celui-là ne sera jamais calmé, jamais heureux, jamais satisfait, qu'il n'ait bu à cette fontaine d'eau vive de la Connaissance.

Et quand, après l'abandon de votre Science du Moi, vous reviendrez de votre pèlerinage à la Terre de l'Esprit, *qui est sous nos yeux*, vous la retrouverez, votre ancienne science ! Mais combien mieux vous la comprendrez, combien mieux vous la connaîtrez et la pratiquerez.

Car à celui qui aura tout laissé, il sera tout donné et plus encore.

THAMNI.

LE TRAVAIL

Après le coucher du soleil, la 1re compagnie sortit pour aller travailler en première ligne. Le tir de la grosse artillerie allemande, pendant la journée, avait fortement endommagé les retranchements. L'offensive ennemie, entreprise avec des forces relativement faibles, avait été assez facilement repoussée. Nos premières lignes à peine atteintes, l'adversaire fut délogé à la baïonnette. Il s'enfuyait, laissant sur le terrain ses blessés et ses morts.

On enfonçait jusqu'aux genoux dans les boyaux remplis d'eau et de boue. Après une semaine de pluies incessantes, le secteur était devenu marécage. Les hommes marchaient depuis une heure déjà, suivant les interminables boyaux de communication. Impossible de quitter l'abri des parapets : l'artillerie allemande continuait son feu, les mitrailleuses crépitaient. Les batteries ennemies étaient dissimulées dans la forêt toute proche, et le silence de la nuit, régulièrement, se déchirait aux détonations violentes et sèches des départs. La pluie battante trempait les capotes, les gilets, les chemises ; le corps lui-même semblait fondre sous la trombe d'eau. Courbés comme sous un poids leur pesant aux épaules, les hommes sentaient leurs forces les quitter. Il leur semblait marcher depuis des heures dans ces cheminements étroits. Parfois, de l'obscure masse de la forêt, un pinceau de lumière aveuglante jaillissait, palpant la plaine déserte, sale, morte, cherchant l'invisible ennemi tapi. Les projecteurs allemands...

Enfin la compagnie arriva en première ligne. Déjà résonnaient le métal des bêches, les sourdes voix des hommes.

L'artillerie boche, préparant l'attaque de la nuit écoulée, avait bouleversé et détruit complètement les réseaux de fils de fer. Il fallait à tout prix en établir de nouveaux, l'ennemi pouvant prendre l'offensive d'un moment à l'autre. En arrière des énormes abris blindés, on avait amassé déjà de véritables montagnes de chevaux de frise barbelés. Il fallait attendre maintenant une accalmie du feu de l'ennemi. Nos batteries, pour ne pas gêner le travail, demeuraient cette nuit-là silencieuses. Tout près, les sapeurs travaillaient à élever un mur de sacs à terre, gris, uniformes. Impossible d'essayer d'établir des redoutes ou des retranchements : l'ennemi était aux aguets. Le moindre bruit, des pieux enfoncés à coups de maillet, de lourds rondins se heurtant, tout cela pouvait, en un instant, déchaîner le feu d'enfer sur toute la ligne. Ce seraient alors de nouvelles pertes, de nouvelles victimes : la tranchée était pleine d'hommes, soldats en armes et travailleurs.

*
* *

Une dizaine d'hommes avec Mednis rampent en dehors. Il faut contrôler l'emplacement des postes d'écoute allemands, voir où l'on doit placer les fils barbelés. Voici le réseau : pieux arrachés, fils de fer

entremêlés, tordus. Voici, au milieu du réseau, le large chemin par où déferlèrent les vagues d'assaut allemandes. Des cadavres le jalonnent que, durant la journée, ni les uns ni les autres ne purent reprendre.

Soudain, une fusée éclairante. Elle monte, s'allume, redescend doucement sur les réseaux détruits où les hommes se plaquent contre terre, leurs corps vivants impossibles à distinguer des morts immobiles.

De nouveau ils rampent vers l'avant, se heurtant aux cadavres glacés, visqueux. De nouveau une fusée dissipe violemment les ténèbres. De nouveau ils se courbent, frôlant de leurs figures moites les corps mouillés. Un jeune Allemand gît près de Mednis. La lueur l'éclaire. Sa face pâle a reçu, tout un jour, toute une nuit, la pluie d'automne. La tête est enflée, pâteuse et blanche comme du papier. Hors de son orbite, un œil énorme semble regarder Mednis. Un trou noir et béant marque la place de l'autre. Les mains, tendues en avant, se crispent avec furie sur les pointes aiguës des fils barbelés. La lumière crue s'éteint! l'immense champ est replongé dans le noir. Toujours vers l'avant, les hommes rampent à la suite de Mednis. Mais un rai de lumière jaillit de la forêt; c'est le projecteur. Les hommes se collent aux cadavres, font corps avec la boue, entrent dans les entonnoirs remplis d'eau. De longues minutes, il faut « faire le mort ». C'est le moment propice aux observations. Mednis regarde avec précaution, rivant ses yeux aux parapets bas qu'il distingue devant lui. Une seconde, la bande lumineuse s'arrête sur une petite redoute. A côté, il aperçoit une ombre noire. C'est le poste avancé Un peu plus loin, à la lisière de la forêt, la ligne de tranchées allemandes, sombre et silencieuse.

Le rayon du projecteur caresse chaque aspérité du terrain, s'arrête, longuement, sur les cadavres. Il semble chercher quelqu'un parmi les morts, et, dans cet immense champ noir, il ne peut trouver celui qu'il cherche. Les chasseurs sont immobiles, retenant leur souffle. La clarté retourne là-bas, vers le réseau détruit, et de nouveau le palpe. Vainqueur de la nuit, l'œil aveuglant clignote, regarde, court sans foi ni espoir.

Il s'éteint soudain. et la nuit paraît plus dense encore, une nuit de tombe.

Mednis donne le signal de retour. Il faut ramper encore parmi les cadavres gluants dont le contact fait frissonner comme un glissement de reptile. Avec une peine infinie, déchirant leurs habits, déchirant leurs mains, ils traversent le réseau barbelé, cheminant vers leurs tranchées, collés à la terre. Les voici enfin. Mednis fait au capitaine son rapport, et, tout de suite, le travail commence, hâtif, fiévreux. Par-dessus les têtes on passe à ceux qui sont là-haut, dans le champ devant la tranchée, les chevaux de frise épais et lourds. Ils vont l'un après l'autre, comme volant en l'air, s'entasser où étaient les fils barbelés.

De temps en temps, des fusées montent. Tout mouvement cesse pendant quelques minutes. Puis, de nouveau, la fièvre possède les travailleurs. Il faut qu'avant le point du jour tout un mur de ronces métalliques soit fait. Le temps passe, rapide. Les hommes se hâtent. Au fond de la tranchée sonnent les outils des sapeurs. L'aube est loin encore, il semble que jamais ce travail n'aura de fin.

Et soudain, le terrible œil de la forêt se rallume, reprend ses recherches. Plus près, plus près encore. Le voilà. Il s'arrête sur le retranchement de fils de fer. On dirait un cyclope étonné de ce mur étrange poussé là, recouvrant de son filet d'acier des corps allemands. Mednis, aplati contre terre, songe avec terreur : « Est-il possible qu'ils aient pu voir ? »

Oui, ils ont vu. Un crépitement sinistre au-dessus de la redoute avancée. Une fusée rouge. Quelques secondes après, des fusées vertes lui répondent de derrière la forêt ; aussitôt batteries et mitrailleuses ouvrent le feu. Aiguës, les balles sifflent. Des éclatements de shrapnells sèment la mort... « Ça va durer longtemps ? » — « Est-ce qu'on finira le travail commencé ? » Les chasseurs sont couchés, immobiles, s'abritant comme ils peuvent. Les balles claquent contre les fils d'acier. Un blessé gémit, frappé d'une balle à la tête.

Mednis voudrait faire corps avec la boue visqueuse, s'y enliser, cacher sa tête. Des minutes passent, longues comme des heures. Et la pluie, toujours, toujours, tombe.

Les corps mouillés se sentaient prendre d'un engourdissement douloureux. Les batteries se turent enfin... Graduellement, les mitrailleuses s'éteignirent. Toute la nuit, seul, un faible feu de mousqueterie continua.

Quelques instants encore, les hommes demeurent immobiles et silencieux, puis, l'un après l'autre, ils se lèvent. Leurs oreilles vibrent encore des explosions de shrapnells, du miaulement des balles. Mednis fait diriger les blessés vers l'arrière : cinq atteints légèrement, trois gravement. Les infirmiers arrivent. Et le travail reprend plus fiévreux encore.

On amène, l'une après l'autre, les lourdes machines de défense entourées de ronce artificielle.

Exténués, trempés jusqu'aux os, leurs mains ensanglantées, raides de froid, l'échine douloureuse, les pieds enflés, les hommes se hâtent : il faut qu'avant l'aube tout soit fini. Et le mur d'acier grandit peu à peu. Jusqu'au point du jour on le consolide. L'obscurité fond déjà. Allons, encore une vingtaine de « croix ». De la tranchée, plus fréquent, arrive le son des pelles-bêches d'acier : les sapeurs se pressent aussi d'achever leurs parapets. Mednis et ses camarades travaillent. Un officier leur crie de se hâter. Le labeur est dur. Mednis se tait, regardant les figures sanglantes de ses hommes, où ruissellent la sueur et la pluie mêlées. Ils s'essuient avec leurs paumes déchirées, tailladées, et leurs visages sont horribles, teints de sang, les yeux enfoncés, les traits tirés, torturés par cette nuit de bagne. Eux aussi se taisent. Profondément ils respirent. Des râles, des sifflements s'échappent de leurs poitrines oppressées, nues dans le froid. Ils ne sentent pas la pluie. Sur ces faces effrayantes, un seul désir, une seule idée : finir le travail, vite, plus vite.

Enfin, c'est fini... Au lointain, la forêt s'estompe, les tranchées jaunes de l'ennemi se dessinent. Le matin est là. Le dernier cheval de frise tient solidement, fixé au sol détrempé. Mais les hommes sont à bout de forces. Couchés dans la boue, ils restent là comme morts, sans bouger, sans volonté pour se lever. C'est en vain que l'officier leur crie de sa tranchée : « Revenez, quittez le champ découvert ! » Ils ne l'entendent pas, immobiles, les yeux perdus dans le ciel lointain. Il serait si facile de

mourir maintenant. Ils oublient que l'ennemi est derrière le fil de fer, les guettant. Une balle siffle de temps à autre près d'eux. La pluie, à grosses gouttes, tombe sur la figure, les yeux, la bouche. Que leur importe tout cela ?

L'un après l'autre, ils se soulèvent et rampent vers leurs abris. D'autres demeurent. Les Allemands les aperçoivent, les mitrailleuses claquent, et c'est un essaim de balles qui fond sur eux. Ils se lèvent aussi ,mais ils marchent debout, sans même se courber, leurs figures figées, pleines de stupeur. L'un d'eux tombe comme une masse au fond de la tranchée, mort. Une balle a perforé la nuque, traversé le cerveau. Il s'enfonce dans la boue, ses camarades l'en tirent, essayent de le ranimer. En vain : pour toujours le masque d'indifférence et d'apathie pèsera sur sa face obtuse. D'autres sont blessés. Morts, blessés, vivants, le long ruban s'allonge par les boyaux de communication interminables. Les hommes marchent comme des mannequins de bois, effrayants, indifférents à tout. Tirant, d'un geste mécanique, leurs pieds de la glaise collante, ils vont ainsi d'un boyau à un autre pendant des kilomètres. Derrière eux, on porte les blessés et les morts. Les blessés gémissent ; leurs figures ont cette même expression terrible d'apathie. Seul, l'un d'eux est heureux, endormi pour l'éternité. Il se repose de cet enfer, de ce massacre, du sang, du meurtre. Il n'a plus besoin de rien, et ceux qui marchent devant lui, ceux-là envient son bonheur.

De la première ligne arrivent de nouveau les explosions de projectiles, les mitrailleuses de la forêt ont recommencé leur rire strident. Mais tout cela est égal. Qu'est-ce que la guerre, la vie, la mort, la victoire, la défaite ? N'est-ce pas indifférent ? Ils vivent comme des esclaves, avec le seul espoir de la mort prochaine, libératrice et douce. Cerveaux paralysés, ils ne pensent à rien. Et n'est-ce pas mieux ainsi ? Mednis se traîne en queue de la colonne lamentable. Pourquoi, lui qui a tué d'une balle le sous-lieutenant ennemi, n'a-t-il pas tiré celle qui restait dans sa tête vide et bête ?

Il y a foule près du poste de secours. Il y a du travail pour les quatre médecins. Par la fenêtre ouverte arrivent les gémissements d'un grand blessé qu'on opère. Il ne peut attendre l'évacuation, il serait trop tard : la balle a pénétré dans le ventre, s'est arrêtée près de la colonne vertébrale. Mais, pour les hommes, tout est indifférent maintenant. Ils déposent leurs blessés à la porte, auprès du mort, et reprennent, par la route boueuse, le chemin de leurs lointains gourbis.

Les cuisines roulantes arrivent. C'est l'heure du repas. Nul n'y songe. Leur fatigue est si grande qu'il leur semble ne pas même pouvoir remuer les mâchoires. A grand'peine, ils atteignent leurs cadres et là, mouillés jusqu'aux os, ils s'écroulent tout vêtus pour s'endormir aussitôt d'un sommeil lourd de cauchemars. De tous côtés viennent des râles, des gémissements. Ils dorment, et ne peuvent cependant trouver la tranquillité dont ils ont soif. Même en rêve ils revoient leurs souffrances, leur atroce travail, le meurtre, le sang. Nulle part, il n'y a pour eux la paix.

Arthur Toupine, *chasseur letton.*

TRIBUNE LIBRE

Notre *Tribune Libre* a pour but de faire connaître à nos lecteurs les opinions les plus diverses ; les articles insérés sous cette rubrique demeurent sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Nous nous réservons, le cas échéant, de préciser l'enseignement qui se dégage des différentes théories exposées.

(N. d. l. R.)

> « La Révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre Révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière. »
> (Gracchus BABEUF, *Manifeste des Égaux*.)
>
> « Levez-vous, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie. »
> (CHATEAUBRIAND, *Atala*.)

Il faut juger l'arbre d'après ses fruits.

Dix millions de jeunes hommes massacrés, d'immenses richesses anéanties, l'élite européenne soumise pendant quatre années à la sélection par les mitrailleuses, la ruine et la famine en perspective ; un Océan de misères, des Montagnes de douleur — tels sont les fruits savoureux de la civilisation capitaliste et mercantile ; tels sont les fruits d'un régime fondé sur l'égoïsme propriétaire, la méconnaissance des valeurs spirituelles et l'exclusive adoration du Capital.

Ce régime s'est condamné. C'est dans ses tares profondes qu'il convient de rechercher la cause la plus générale de l'immense catastrophe qui nous accable et, comme le dit Aristote, la cause la plus générale est aussi la plus véritable.

Mais il est aisé de prévoir que cette guerre des Nations n'est qu'un lever de rideau, un entraînement à des bouleversements plus profonds, une préparation à des événements plus décisifs et plus grandioses.

Cent trente ans auparavant, la Révolution française avait fait subir à l'Europe une secousse presque aussi violente. On peut bien dire qu'aucun acte de l'Histoire n'a suscité de sympathies et de haines plus passionnées. Cependant, il faut s'accorder à reconnaître que la grande Révolution humanitaire et philosophique, préparée par une longue évolution et par un long travail intellectuel, aboutit en définitive à l'empire napoléonien et à plusieurs restaurations monarchiques, ce qui peut bien être considéré comme un échec.

Des espoirs grandioses qu'elle exprimait et qu'elle suscita, la Révolution n'a réalisé qu'une bien faible part. Elle n'a été capable ni de ruiner à fond l'antique édifice, ni surtout d'en reconstruire un autre sur de nouvelles bases et d'après un plan nouveau. Depuis 89, tout a présenté l'aspect du provisoire dans notre organisation politique et sociale, baraque construite avec les débris d'un palais. A la grande période de dissolution, on ne vit succéder aucune création véritable.

Il ne serait pourtant pas juste de prétendre avec Taine que l'esprit de la Révolution fut purement négatif et destructeur (1). La vérité, c'est que la Révolution laissa bientôt s'obscurcir les puissantes affirmations qui étaient en elle. Les énormes énergies qu'elle contenait, elle les tourna malheureusement contre elle-même. N'ayant pas réussi à s'universaliser ainsi qu'elle y tendait, entourée d'un monde d'ennemis, fatiguée par l'interminable guerre européenne où les circonstances la poussèrent à s'engager, son élan fut bientôt rompu : perdant

cf : Paul Bourde « Qu'est ce que la Révolution française ? » [Mercure de France

progressivement conscience de ses tendances complexes, elle finit par s'incliner devant une dictature militaire.

On peut apprécier brièvement, mais sainement, l'œuvre de Napoléon Bonaparte en disant qu'en tout, partout et dans la mesure du possible, il s'est efforcé de rétablir l'ancien régime. Cet homme extraordinaire, Colosse Rhodien des siècles modernes, employa son étonnante vigueur mentale à bloquer pour cent ans la marche de son époque et le cours de l'évolution.

Au point de vue social, le Tiers, à qui les émeutes ouvrières des faubourgs avaient donné le pouvoir, se rendit compte bien vite que la continuation du mouvement révolutionnaire serait dangereux pour ses propres intérêts. Il s'efforça de l'arrêter : il y parvint. Le Tiers confisqua la Révolution à son profit. Malgré le bonnet phrygien et les devises égalitaires, les privilèges ne furent pas détruits, mais passèrent en d'autres mains; les gros acheteurs, à vil prix, des biens nationaux devinrent l'oligarchie nouvelle, et les agioteurs et la haute bourgeoisie remplacèrent la noblesse féodale dans ses possessions et ses charges et beaucoup de ses prérogatives. Robespierre déclara sacrée la propriété des nouveaux propriétaires; on guillotina les communistes, Hébert, et plus tard Babeuf, dont le nom doit rester cher à tout socialiste. On commença l'exploitation de la petite bourgeoisie par le système de plus en plus généralisé du salariat. Quant à la classe artisane, tant qu'on avait eu besoin de ses bras pour l'effort révolutionnaire, on avait fait mine de lui donner satisfaction. Dès qu'il fut possible de se passer de son concours, on la rappela brutalement à la réalité des faits; et même, afin de pouvoir l'exploiter plus à fond, on lui retira le droit de réunion, de coalition et de grève, qu'on s'était vu dans la pénible nécessité de lui concéder. (Vote de la loi Le Chapelier. Séance de la Constituante du 17 juin 1791.)

Si les classes dirigeantes accueillirent avec tant d'enthousiasme l'arrivée au pouvoir de Napoléon Bonaparte, c'est surtout parce qu'il représentait l'ordre, c'est-à-dire la Sécurité pour ceux que la Révolution avait satisfaits.

L'ancienne organisation religieuse, patriarcale et féodale n'était pas, malgré ses tares, dénuée de beauté, de charmes, et de certains avantages. Exception faite pour les paysans presque à toute époque malheureux, les classes laborieuses travaillaient avec modération. Leur misère, qui n'allait pas sans consolations, était plus tolérable que celle des prolétaires actuels. Les hautes classes, bien qu'elles fussent oisives, futiles et prodigues, formaient un monde brillant et spirituel, d'une élégance raffinée, ami et protecteur des savants, des artistes, des lettrés. Les individus se trouvaient agrégés en groupements solides, selon une hiérarchie plusieurs fois séculaire, mais au profit trop exclusif, il est vrai, des éléments supérieurs et privilégiés.

C'est pourquoi cette hiérarchie devait être abolie.

A la place de tout cela, le Tiers-État, devenu propriétaire du pouvoir, nous imposa sa conception de l'État Jacobin, Moloch qui règne avec omnipotence sur une incohérente multitude d'individus isolés. Il nous apporta sa philosophie matérialiste et rationaliste et, par-dessus tout, son culte pieux de l'exclusive richesse, de l'énorme Mammon qui va bientôt remplacer à lui seul toutes les anciennes Idoles.

La grande tentative d'affranchissement avait avorté. Depuis, la

constante préoccupation des gouvernements de la police et du clergé catholique fut d'étouffer tout ce qui pouvait encore survivre quelque part de la grande âme subversive de la Révolution. Il y eut bien encore quelques explosions, en 1848, en 1871, mais les dirigeants, profitant de l'ignorance et du peu de cohésion de la classe laborieuse, réussirent à la mater, tantôt par la ruse, tantôt par de sanglantes répressions, quitte à lui accorder par la suite, avec emphase et pleurs d'attendrissement sur leur propre générosité, quelques concessions parfaitement illusoires.

***

Donc, avant cette guerre, en dépit des grincements, des heurts, des cris et des malédictions du peuple innombrable enfermé dans ses soutes, malgré les soubresauts furieux de ceux que laminaient les rouages compliqués de sa machinerie, consolidé, calfaté, radoubé par un ingénieux système de solutions bâtardes, d'absurdes compromis et de rapprochements incompatibles, le grand steamer « Démocratie », continuait tant bien que mal et surtout en vertu de la vitesse acquise à faire route vers sa destination, c'est-à-dire vers les Tropiques du Bénéfice et l'Eldorado des Dividendes, doux espoir et rêve enchanté des confortables passagers du premier pont.

Partout, cependant, régnait un malaise profond, bien que difficilement exprimable et beaucoup d'entre nous se prenaient même à souhaiter quelque catastrophe libératrice. C'est alors que nous fûmes impérieusement conviés à goûter le fruit suprême que le capitalisme avait mis cent ans à mûrir. Ce fut la guerre, ce fut l'horreur inouïe de ces quatre années.

Elle avait été décidée par les classes conservatrices : d'abord ces brigands ne s'épargnant pas entre eux dans le but d'exécuter les unes contre les autres de vastes et fructueuses opérations de pillage (car l'âme de la guerre est la convoitise du bien d'autrui), ensuite pour faire obstacle au développement accéléré des idées révolutionnaires et socialistes. On comptait, en haut lieu, pouvoir rétablir, à la faveur d'une mobilisation générale des corps et des âmes, à la fois la Politique et la Religion d'Autorité.

Mais qui veut tout regagner risque aussi de tout perdre.

Le contraire arriva de ce que tant de gens en Europe avaient espéré. Excédée de souffrances, noyée dans son propre sang, la race de Prométhée sentit enfin revivre en elle, dans la foudroyante atmosphère des batailles, le vieil esprit luciférien, l'antique, l'audacieuse, l'héroïque Impiété. *Non serviam !*

Alors nous assistâmes à des événements énormes, la première et surtout la seconde Révolution russe, et plus tard la Révolution germanique.

La grande nation slave avait étouffé jusqu'alors entre les liens du plus despotique des États de l'Europe ; ses richesses étaient pillées par la plus avide, la plus égoïste des aristocraties ; elle avait subi pendant la guerre des pertes colossales et vaines.

Le peuple russe, alors, puisa dans l'excès même de ses souffrances un courage désespéré. Soutenu par un sens ingénu mais profond des réalités spirituelles, par l'ardente ténacité de quelques héritiers de l'ancien prophétisme juif, dirigé par quelques intellectuels fort versés dans l'étude des questions sociales, et qui surent, l'instant venu, se

montrer hommes d'action, il retourna brusquement contre ses maîtres les armes que ceux-ci lui avaient mises de force dans la main.

Il frappa les deux puissantes Idoles qui l'écrasaient : il frappa d'un coup terrible à la fois le pouvoir et la richesse, César et Mammon. On les avait crus moins vulnérables. Avec stupeur mais pleins de joie, nous avons vu chanceler ces colosses, nous les avons vus s'écrouler rapidement ; leur chute immense a secoué les bases du monde.

Bientôt, nous allons voir se dérouler, en d'autres régions de l'Europe, des événements décisifs. Entendez, Français, retentir au delà de vos frontières ce cri terrible : « Avènement du Prolétariat. » Regardez, conservateurs, s'inscrire sur la muraille de l'Est, en caractères de pourpre, le *Mané, Thecel, Pharès* de la civilisation capitaliste et mercantile.

***

Nous avons dit que la Révolution de 89 avait été empêchée de produire ses fruits. Aujourd'hui que les circonstances s'y prêtent, il faut la continuer et l'achever par une Révolution sociale.

Il faut tendre à ce résultat par tous les moyens : propagande, action parlementaire, concessions arrachées par la peur aux classes possédantes : la grève aussi générale que possible et même, en cas de violences gouvernementales, par le conflit ouvert à main armée. L'Issue de ce conflit que provoqueront sans doute, et malheureusement, l'incompréhension et la brutalité des gouvernants n'est guère douteuse, puisque les classes dirigeantes, poussées par les exigences de leurs impérialismes respectifs, ont commis la suprême faute de donner des armes modernes, canons à tir rapide, mitrailleuses, grenades, à la masse immense des opprimés, et de lui apprendre en quatre années de guerre à bien s'en servir.

Il faut continuer la Révolution !

Pourquoi s'effrayer de ce mot, mes amis ? A vrai dire, il n'y a point entre Évolution et Révolution de différence radicale. Les révolutions ne sont que ces périodes de crise ou l'Évolution irritée se fraie sa voie avec violence à travers les obstacles qui s'efforcent de la ralentir. Peut-être même l'Évolution ne peut-elle s'accomplir que par ces espèces de mutations brusques qui s'appellent des Révolutions.

En tous cas, la Puissance qui dirige l'humanité vers ses destinées s'est remise énergiquement à l'œuvre. La Russie vient de nous en donner un exemple éclatant, bien que peut-être pas irréprochable. Quant aux Allemands, ils ne font que commencer leur Révolution, et malgré les redoutables difficultés qui suivent une défaite militaire, on peut avoir confiance dans leur esprit d'organisation, leur « Gründlichkeit », leur tenace lenteur pour la mener à bonne fin.

Ce qu'avec un dédain mélangé de beaucoup de crainte et sans chercher à comprendre on appelle le Bolchevisme n'est que l'application — sans transition préalable — des principes mêmes de la politique et de l'économie socialistes.

Malgré certaines erreurs dénoncées par les chefs du mouvement eux-mêmes — celles par exemple d'avoir voulu réaliser l'égalité absolue de rétribution ou d'avoir cru qu'on pouvait se passer de techniciens — le bolchevisme renferme de légitimes, d'incompressibles aspirations et nous ne pouvons nous empêcher d'y voir le germe d'un ordre social moralement et matériellement supérieur au nôtre.

D'ailleurs on commence à s'en rendre compte un peu partout, malgré les suggestions intéressées et les mensonges de la presse du Capital.

Certes, nous ne nions pas qu'il y ait encore bien du désordre en Russie, mais nous savons aussi que toute crise évolutive s'accompagne d'une perturbation qui la masque aux yeux peu clairvoyants.

Soyons indulgents à la Révolution russe en songeant combien pénible, confuse et sanglante et stérile fut la nôtre, cette grande Révolution des grands ancêtres et dont les idéologues bourgeois et nos gouvernants se montrent si fiers.

Bien des gens méconnaissent encore profondément la nature des puissantes énergies spirituelles qui viennent de faire explosion à l'est de l'Europe. A ceux-là nous redirons le mot de La Fayette à Louis XVI, devant les premières émeutes ouvrières de 89 : « Sire, ce n'est pas une révolte, c'est une Révolution ! » Quant à ceux qui parlent d'aller châtier la Russie, ils me font songer à l'histoire de ce despote oriental qui, ayant eu le caprice d'arrêter le cours des saisons, envoya ses janissaires dans les campagnes avec l'ordre de couper partout les bourgeons des arbres, afin d'empêcher le Printemps de venir. Pourtant, à son heure, le Printemps fut là.

Ceux qui se proposent d'écraser cette révolution qu'ils ne comprennent pas par une « expédition de châtiment », ou de l'étrangler au moyen du blocus ou du fameux cordon sanitaire, nous paraissent aussi ridicules que s'ils parlaient d'envoyer une armée contre le Printemps.

Il faut continuer la Révolution !

L'ère des destructions est loin d'être close car, s'il ne s'agit pas cette fois de replâtrer l'édifice, mais de le rebâtir de fond en comble, fondamentale aussi doit être sa destruction.

Une multitude de choses caduques nous encombrent ; aidons-les à tomber !

Nous allons assister maintenant au combat solennel de l'immense multitude de ceux qui travaillent sans posséder contre la masse, moins nombreuse, mais bien armée, de ceux qui possèdent sans travailler, à la guerre européenne des pauvres contre les riches, et nous sommes obligés de confesser que, dans ce conflit inexpiable, ce ne sont pas les pauvres qui ont été les agresseurs. Comme le dit Thomas d'Aquin avec sa vigueur coutumière, « ce n'est pas le rebelle, c'est le tyran qui est séditieux ».

Oui ! L'instant présent doit appartenir aux puissances révolutionnaires.

Il faut continuer la Révolution !

Telle est la tâche qui incombe à tous les gens de cœur. A présent, plus d'intellectuels considérant leur époque en amateurs derrière les créneaux de leur tour. Intellectuels ! votre mission est maintenant de plonger dans la bataille ! allez instruire, éclairer, animer, soutenir, galvaniser l'inertie, ressusciter partout la flamme de ses cendres. Montrez-vous dignes enfin du beau nom d'Agitateurs !

Il faut continuer la Révolution !

Un feu irrésistible, destructeur et régénérateur à la fois, va passer sur la face du monde. La haine qui est en nous, amis, ne vous la reprochez pas ; il n'est pas vrai que la haine soit toujours d'une impure essence ; écoutez ce que dit l'Ange de l'École : « La haine est la colère de l'Amour. »

TRIBUNE LIBRE

Oui, nous nous précipitons avec joie vers des jours peut-être fertiles en ruines et en désastres, mais riches de la promesse d'un ordre nouveau.

***

Il paraît que le général qui commande à Mayence, recevant les délégués du Conseil des ouvriers, des paysans et des soldats, leur adressa la parole en ces termes : « Êtes-vous donc tombés si bas ? Allez-vous-en, je ne vous connais pas, vous représentez le désordre et l'anarchie ! »

Je ne veux pas examiner si ce général avait raison, mais le système social dont il n'est lui-même qu'un rouage, est-ce l'image de l'Ordre que nous y voyons ?

Au plus haut degré de l'échelle des valeurs nous voyons trôner l'unique richesse, c'est-à-dire la brutalité. Énorme, insolente, fière de la certitude de pouvoir tout vendre, tout acheter. Sous cette présidence infernale, nous sommes conviés, poussière d'individus, à nous ruer à la bataille pour l'existence, à la concurrence la plus effrénée et la plus bestiale.

Entrez dans la danse ! Liberté, Libertas ! Chacun pour soi, chacun contre tous et tous contre chacun. Louange à qui réussit. Malédiction à ceux qui tombent ! Telles sont les maximes de la lutte pour la vie à qui la plupart des philosophes bien rentés de la bourgeoisie ont attribué la valeur d'une loi cosmique ! Telle est la devise de ce combat et celle de ses exécrables vainqueurs, nos Maîtres !

Admirable système de sélection, par qui les plus féroces, les moins scrupuleux se voient d'une façon pour ainsi dire automatique, aussi sûrement qu'une pierre lâchée tombe vers le centre, portés aux dignités, aux pouvoirs, à l'opulence, où la condition inéluctable de toute réussite semble être une certaine espèce de médiocrité !

Ordre éminemment bienfaisant ! qui a su concilier le travail intensif avec la Misère et qui, au nom de la sainte Loi du travail, condamne les trois quarts des Européens à l'abrutissement par le manque absolu de loisirs !

Excellente répartition qui a su placer en bas la pénurie, en haut le gaspillage, et monopoliser entre les mains d'un petit nombre d'usurpateurs les ressources qui appartiennent à la communauté !

Ordre prestigieux ! Où l'on voit l'incapacité décider de la compétence, la stupidité décorer le génie, la duplicité prêcher la confiance, et l'avidité prononcer l'éloge du désintéressement !

Ordre véritablement admirable ! où, comme par l'effet d'une loi naturelle, les puissants sont élevés et les humbles écrasés, où toute vertu délicate, où la moindre parcelle de désintéressement, la moindre molécule de noblesse spirituelle constituent une indéfectible promesse de souffrance et une chance probable d'écrasement !

Ordre enfin plein d'intelligence, où le don de l'art et de la poésie semble consacrer ceux qui en sont investis de l'auréole d'une malédiction redoutable, où les intellectuels : artistes, éducateurs, savants, inventeurs et tous autres gens qui ne sont point d'affaires n'ont qu'à grouiller avec soumission et même avec reconnaissance sur le fumier dont la jouissance leur a généreusement été concédée par les fiers parasites du travail universel !

Obéissez, servez, travaillez, payez, Citoyens ! Sujets ! Admirez

et rendez grâces ! Tel est l'ordre sublime dont nous jouissons, tel est l'ordre au nom duquel le général qui commandait à Mayence vient d'adresser une leçon sévère aux représentants du Conseil des paysans et des ouvriers.

***

On voyait, il y a quelque temps, sur une affiche, bulletin de naissance d'un nouveau journal, cette déclaration : « Que veut la France ? L'Ordre Public ! » Nous n'y contredisons point : mais quelle chose y a-t-il sous ce mot ? Veut-on parler de cet ordre cher aux gouvernants, à la police et à tous les parasites qui s'imposent à notre sottise, à notre lâcheté ? C'est-à-dire : pas d'émeutes, pas de barricades, respect aux autorités. Maintenant, que la Société pourrisse par le dedans et soit pour la plupart de ses membres un bagne infernal, qu'importe ? Le principal, c'est que l'ordre règne dans la rue extérieurement, apparemment. Equilibre purement mécanique ! Parodie de cet ordre véritable, organique, vital, auquel aspire à présent aussi bien la lucide intelligence des élites que l'âme confuse, mais profonde, des masses. Et qu'à ce sujet nos doctrines répondent pleinement à ces aspirations, nous en voyons la preuve dans ce fait qu'un homme qui n'est point des nôtres mais dont nous apprécions la grandeur d'âme, s'avançant en porte-paroles du monde américain, a vu reculer en sa faveur les limites connues de la popularité pour n'avoir pas craint de faire entendre à l'Europe écrasée quelques-unes de ces hautes et salutaires vérités qui font partie du patrimoine de la pensée socialiste.

***

Sans commettre l'erreur de ceux qui se plaisent à dessiner dans ses détails le plan de la Cité future et à construire par avance la courbe d'un Devenir en partie imprévisible, il nous est cependant possible de fixer certains caractères généraux de la nouvelle organisation vers laquelle tend l'Europe.

Tout d'abord, il n'est pas vrai que le socialisme conduise nécessairement, ainsi que le croient certaines personnes ignorantes, à l'égalitarisme aveugle, au nivellement.

Le socialisme n'est pas le nivellement, mais l'organisation des inégalités naturelles, c'est-à-dire des inégalités qui n'ont pas comme origine une différence de ressources et par là même d'instruction, car l'acquisition de la haute culture est aujourd'hui le privilège presque exclusif des classes aisées. Certes, nous sommes sûrs que l'application des méthodes scientifiques dans le domaine de la pédagogie, de la médecine, de l'hygiène, diminuerait dans une très forte proportion les causes de dégradation et d'infériorisation des êtres humains. Pourtant, c'est un fait qu'il y a des inégalités naturelles, des différences innées, irréductibles, de niveau mental et d'aptitudes. Ce serait une folie de ne pas en tenir compte ; ce que nous voulons c'est l'égale possibilité de développement pour tous.

Notre but n'est pas le nivellement des valeurs, mais, pour employer une expression nietzchéenne, une transvaluation des valeurs en fonction du travail. Ce n'est pas le désordre, ainsi que le prétendent ceux qui verraient avec dépit déranger leur ordre, l'ordre établi tout à leur avantage : nous voulons instituer un ordre nouveau.

TRIBUNE LIBRE

Socialisme ne signifie pas anarchie. Certes nous espérons qu'au sein de la pensée humaine ne cessera jamais d'agir un précieux ferment d'individualisme libertaire, car le socialisme n'est pas non plus l'écrasement des individualités par le despotisme étatique. Cependant nous sommes persuadés que, du moins, dans l'état actuel de l'évolution sociale, la pure anarchie ne produirait rien de bon. Il faudra concilier ces deux pôles de l'activité humaine, la liberté et l'autorité, le progrès et l'ordre.

Ordre et progrès ; c'était la devise donnée par Auguste Comte à son système de réorganisation hiérarchique de la Société. Mais Comte eut, à notre avis, et surtout pendant sa dernière période, une tendance trop prononcée à mettre pour ainsi dire l'accent uniquement sur l'autorité, sur l'ordre, au détriment presque absolu du Progrès et de la Liberté. Nous autres nous mettons résolument l'accent sur ces deux derniers termes quand bien même cela devrait être au grand dommage de ce que les batraciens d'une vaseuse routine ont continué d'appeler l'ordre social.

Nous ne voulons pas détruire l'État, mais en transformer la nature. Cette machine qu'on appelle l'État n'a jamais été jusqu'à présent qu'un organisme d'exploitation parasitaire et n'a jamais fonctionné en vue de l'intérêt et du bonheur communs, mais pour le protéger et pour augmenter les richesses et l'autorité d'une égoïste minorité conquérante, régnante et possédante, d'un petit nombre de banquiers, d'industriels, de courtiers d'affaires et de politiciens qui, grâce à l'artifice du suffrage universel, exercent aujourd'hui le pouvoir au nom du peuple et au détriment du peuple, et dans leur unique avantage.

D'ailleurs, nos dirigeants, purement opportunistes, sans pensée, sans pôle, sans doctrine, gouvernent au jour le jour ; mais nous, communistes, nous sommes plus conscients du but où nous tendons : organiser la société en fédérations professionnelles aussi bien de paysans et d'ouvriers que d'intellectuels, d'artistes et de techniciens de tout ordre représentés par des conseils de chaque profession, contrôlés eux-mêmes par un conseil des conseils, par un État gouvernement des choses et non des personnes. Pour réaliser cette nouvelle république des conseils du travail, beaucoup d'entre nous sont prêts à balayer le suffrage universel qu'Auguste Comte appelait « une mystification oppressive » et à instituer la dictature provisoire mais absolue des éléments sociaux en qui vit, à un haut degré, la conscience des nécessités de l'évolution.

Le but de cette dictature n'est pas l'hégémonie durable d'une certaine classe sur les autres, mais l'interprétation et la fusion des classes et l'achèvement de la conquête de l'égalité par l'abolition des privilèges économiques.

***

Il est encore une autre erreur parmi beaucoup d'autres que nous tenons à relever ici. On entend répéter que la socialisation serait l'invasion de nouveaux barbares et aboutirait à l'universel béotisme, à la régression des sciences et des arts. C'est du moins l'opinion de quelques rhéteurs fatigués, mais acariâtres, produits de cette culture exclusivement oratoire si chère aux beaux esprits de la bourgeoisie et dont l'abolition précipiterait, paraît-il, notre monde dans les abîmes d'une irrémédiable décadence.

Pour ce qui est de la science, il est évident que le nouvel Etat populaire du travail sera conduit par les exigences de la production et pour diminuer la durée du labeur quotidien, à l'emploi des techniques les plus perfectionnées, les plus efficaces, par conséquent les plus scientifiques, et n'importe quel contremaître se rend compte aujourd'hui de l'importance que présentent certains travaux de laboratoire en apparence tout à fait désintéressés.

Mais l'art ?

Eh bien, que les artistes se rassurent ; il n'y a vraiment aucune raison de se montrer pessimiste au sujet des destinées de l'art dans une civilisation socialiste. Nous sommes résolus à lui rendre la place éminente qui lui revient dans le nouvel ordre, dont il sera le couronnement et l'expression idéale.

D'ailleurs, l'art ne saurait se trouver en des conditions plus mauvaises qu'aujourd'hui ; exception faite pour quelques audacieux qui luttent péniblement contre un milieu hostile et qui luttent vainement dans les actuelles conditions sociales, l'art ne saurait tomber plus bas qu'il n'est à présent.

Pour s'en rendre compte, il suffit d'aller visiter une exposition de peinture, d'y regarder les œuvres de la plupart des artistes cotés, médaillés, qui vendent à l'État, à la clientèle riche ; il suffit de contempler en sortant la stupéfiante hideur des immeubles et des monuments bourgeois, de jeter les yeux, une fois rentré chez soi, sur les objets usuels qui nous environnent : quelle déloyauté de matière, quelle vulgarité de lignes, quelle profonde ineptie dans ces produits de la libre concurrence industrielle. Non, l'art ne saurait tomber plus bas (1).

cf. : l'admirable brochure d'Andler « La civilisation socialiste »

Au contraire, il est permis de penser que le grand changement qui se prépare sera, dans le domaine artistique comme dans tous les autres, l'occasion d'un renouveau de vitalité, d'une splendide renaissance.

Artistes, vous travaillez aujourd'hui pour la bourgeoisie riche ; elle vous rémunère mal et, par une influence inévitable, vous infecte de son mauvais goût. Bientôt, librement groupés, vous œuvrerez d'une façon autonome, selon vos tendances propres, pour la communauté, qui ne vous marchandera pas sa reconnaissance.

Artistes ! artisans ! vous vous régénérerez mutuellement par un intime contact. Il est certain que les arts plastiques existent principalement en fonction de l'architecture et que les tendances des meilleurs artistes de notre époque vont dans le sens de la grande décoration. Eh bien, architectes, peintres, sculpteurs, ébénistes, céramistes, verriers, vous vous retrouverez du génie pour édifier, pour orner les géantes maisons du peuple, les beaux édifices modernes, clairs et spacieux de la cité socialiste. Vous atteindrez enfin au style, à la grâce simple et noble.

Musiciens, poètes, je suis persuadé que vous saurez donner à vos poèmes, à vos drames, à vos symphonies, cette complexité profonde, cette puissante coloration, cette athlétique et libre nudité qui conviennent à l'ère de grandeur et d'énergie où nous entrons !

Et puis, sous les pas de la Révolution, nous allons voir renaître l'enthousiasme incitateur d'actes héroïques, générateur d'œuvres de beauté !

***

TRIBUNE LIBRE

Enfin, l'ordre nouveau vers lequel tend l'Europe sera spirituel, c'est-à-dire avant tout fondé en esprit.

Sans nier la valeur et la pénétration vraiment prophétique de la critique marxiste, il nous apparaît de plus en plus que la théorie qui ne voit dans la pensée socialiste qu'une « superstructure » des réalités économiques, le résultat fatalement déterminé d'un certain système de production, ne fait que constater un parallélisme, mais ne constitue pas une explication profonde.

La cause ultime et la plus générale du grand mouvement révolutionnaire et socialiste est de nature spirituelle. Le socialisme sera, non pas avant tout parce qu'il est la résultante fatale d'un certain état matériel de la société, mais parce qu'il est énergiquement voulu par beaucoup de consciences lucides et hautement évoluées et parce qu'il constitue, dans le domaine des relations entre les hommes (et il s'agit cette fois des plus matérielles), un perfectionnement dans le sens de l'amour. Ainsi que la Révolution de 89, le socialisme doit être considéré dans son essence dernière comme un vaste mouvement religieux. Ceux qui le considèrent du plan matériel n'y voient que la fin d'un système matériel : le capitalisme. D'un point de vue supérieur, il nous apparaît comme l'annonce d'une nouvelle ère de l'esprit et par conséquent aussi comme la fin de l'ère qui le précède, la fin de l'ère chrétienne !

Le christianisme a failli radicalement à sa tâche : le catholicisme a apostasié dans son siège même. Devant l'immense catastrophe de cette guerre, devant cette tuerie infâme, le vicaire de Jésus-Christ s'est révélé sans lumières et sans vertu. Aucune langue de feu n'est descendue sur le successeur des apôtres. Conscient de n'avoir rien à dire, le Vatican s'est tu, infailliblement, ou bien il n'a prononcé que des paroles insignifiantes et débiles. On a vu, spectacle impie et scandaleux, les prêtres de l'Agneau se combattre avec ardeur, on a vu les pasteurs s'armer contre le troupeau; nous avons entendu des évêques, docteurs sans doctrine, prier pour la guerre, prêcher l'homicide dans les cathédrales et bénir au nom du Dieu d'amour l'entr'égorgement des chrétiens.

Ceux qui se nommaient les médecins des âmes sont devenus malades eux-mêmes ; il faut guérir le médecin !

Voici les temps prédits de la religion dépeuplée : la déchristianisation des classes pauvres se poursuit avec rapidité; quant au plus grand nombre de ceux qui, dans les classes riches, font profession d'adhérer à la doctrine catholique, ils n'y recherchent point la voie, la vérité et la vie, mais une garantie pour la conservation de leurs privilèges iniques et de leurs richesses usurpées sur le labeur d'autrui ; car il est avantageux d'inculquer aux misérables le respect religieux de l'ordre établi comme de leur faire croire qu'il est vain d'espérer la communion fraternelle et la justice ailleurs que dans le monde extra-terrestre des esprits.

Nous assistons à la fin de l'ère chrétienne.

Ce n'est pas sans avoir bien réfléchi que nous prononçons ces graves paroles. Il est vrai que nous devons beaucoup à la doctrine du Christ, mais cette doctrine, sous la forme dogmatique que lui donne l'Église, est désormais surpassée; le catholicisme a toujours considéré la terre comme lieu d'épreuves voulues par la Divinité, comme une nécessaire vallée de larmes; il a cru que le mal du monde était irré-

médiable. Bien plus, depuis Constantin, il a fait un pacte avec les classes régnantes et possédantes ; il s'est courbé devant le Pouvoir et devant la Richesse, ces fontaines d'iniquités ! Il s'est incliné devant César et devant Mammon. Il a fait alliance avec eux !

Nous, socialistes ! nous avons conçu un dessein plus hardi ! nous allons attaquer Mammon et César eux-mêmes et nous nous préparons à leur livrer bientôt un combat décisif. En dix-neuf siècles, le christianisme n'a su réaliser ni l'Unité, ni la Justice, il s'est montré impuissant à édifier la Jérusalem nouvelle que les adeptes des premières communautés chrétiennes avaient espérée si proche d'eux. Il est désormais surpassé, mais en se détruisant, il s'accomplit ; car toute fin est en quelque sorte un accomplissement.

Et déjà nous voyons resplendir l'impérieux visage d'une nouvelle et religieuse et solennelle affirmation.

Marcel Hiver,
Membre de la Section française de l'Internationale ouvrière et de la Confédération du Travail, Licencié de Philosophie.



***Les Noces de Figaro* à l'Opéra-Comique.**

Dessin de Luis E. de la Rocha.

Rôle social de l'Art

L'art est social par son origine, par son but et par son essence même : il est un effort d'extension de la société, d'agrandissement de la vie individuelle, de communauté de sensations et de sentiments. L'art harmonise et socialise les goûts personnels, fait vibrer des milliers d'âmes d'un même élan, d'une même ferveur. Son rôle social est de produire la sympathie et la concorde sociales. Les jouissances artistiques ne sont pas égoïstes, mais au contraire enlèvent à l'individu sa vie propre et le font vivre de la vie universelle.

L'art ne doit pas être individualiste et se contenter d'exprimer nos petites passions intimes, ou notre dilettantisme plus ou moins ridicule et mesquin dans sa tour d'ivoire. Le grand art n'est pas celui qui se confine dans un petit cercle d'initiés et d'amateurs ; le grand art est celui qui renferme assez de simplicité, de sincérité, de foi, pour émouvoir un grand nombre d'hommes, qui, chacun, y lisent ce qu'ils sont capables d'y lire. Les intelligences médiocres s'en tiennent à la surface, admirent la belle ordonnance d'une œuvre et ses grandes lignes d'horizon ; des intelligences plus raffinées découvrent de nouvelles beautés, à chaque pas, dans les lacis d'ombre et de lumière dont chaque détail leur ouvre des perspectives infinies. Le grand art impersonnel, seul, est durable. Il consiste à enchâsser tout un monde dans un atome.

Le véritable intellectuel, a dit Romain Rolland, est celui qui ne fait pas de soi et de son idéal le centre de l'univers ; mais qui, regardant autour de lui, voit, comme dans le ciel le flot de la voie lactée, des milliers de petites étoiles semblables à la sienne et qui ne cherche ni à les absorber ni à leur imposer ses propres idées, mais à se pénétrer religieusement de leur Nécessité à toutes et de la source commune de Soleil qui les alimente.

Jean Lynel.

Balzaciens égoïstes

Est-il exact que M. A. L., avenue Victor-Hugo..., et M. M. B., sont possesseurs de deux bibliothèques qui ont appartenu à Balzac ? Dans ce cas l'effort que nous avons fait joyeusement nous donne le droit de leur dire qu'un Balzacien ne doit pas être égoïste. Nous avons mis en état le musée de la rue Raynouard. A chacun de l'enrichir.

ENSEIGNEMENT

Duncan faisait l'éloge des muses.

Le geste solide et sain de ses bras calmes fait vivante l'harmonie du manteau grec, les pieds s'appuient fortement à la terre, et la bonté des yeux acérés s'arrête sur les visages qui écoutent.

Les muses ? Duncan ne les a pas rencontrées, et cependant sa vie ne s'est-elle point passée à les chercher ? Dans toutes les villes où l'on pense, en tous les lieux où l'on aime pieusement la beauté, il est allé « et je n'ai pas vu les muses », nous dit son sourire consolé.

Les muses, peut-être, ne sont plus dans les villes où l'on pense ni sur les montagnes sacrées. Leur lieu d'élection est l'âme qui cherche et souffre : c'est pourquoi Duncan peut commencer à les sentir dans la sienne.

Il a cherché en souffrant. Il voulait trouver la ville sainte où la vie jaillit pure, où l'homme se sent dans la vérité. Partout, sa souffrance n'a trouvé que la saleté : saletés différentes, saletés de couleurs variées, partout la vie étroite, fausse, empoisonnée de préjugés et les cœurs tortueux hantés par l'intérêt mesquin.

La ville sainte n'existe pas : la source de vie est dans l'âme seule et c'est là que descendent les muses pour apporter l'inspiration, unique chose vivifiante et créatrice.

Et il ne fut pas seulement un artiste qui crée de la beauté : c'est toute sa vie qu'il a voulu faire inspirée et sans cesse jaillissante.

Les mouvements de sa danse ne sont que la traduction à nos yeux de la ligne pure, vibrante et sans cesse en marche de sa vie intérieure. C'est par ses paroles qu'il essaye de faire parler à notre âme son âme. Et nous aussi, nous pouvons être ceux que touchent de leur grâce les muses : il ne faut que se dépouiller. Il faut rejeter de nous le mensonge des maisons qui se cachent, des cœurs qui se cachent, des intérêts où s'égare la vie, et écouter en nous la seule vie, toujours profonde et toujours nouvelle : celle de l'âme.

Duncan est retourné à cette primitive source que chacun porte en soi et que personne ne veut découvrir et sa vie en est devenue harmonie et bonté. A ceux qui veulent s'arrêter seulement à cette harmonie, il dit d'aller plus loin et il parle avec sa bonté. « Vous tous qui êtes ici, vous avez apporté devant moi toute votre vie, depuis votre enfance. Ne dites pas que tout cela est votre passé, et qu'on peut, comme un livre, le fermer d'un verrou solide pour commencer autre chose. Rien n'est fermé à clef, et il faut tout conserver et pouvoir ouvrir le *livre* à tous les regards. J'ai tâché que ma vie pût être aussi transparente à tous, et que ma joie fût de créer de beaux rythmes et d'ouvrir les *bras* à mes amis. Cherchez le sens de mes paroles, le jour où vos maisons seront détruites, où vos poches seront vides et où vos corps seront nus ; je vous attendrai, vous viendrez à moi, et nous serons frères. »

Telle est sa vie — qu'il *vit*.

ALBERT.

PÈLERINAGE

A Camille Mauclair.

Vers la plaine
nimbée d'une auréole d'aube
je suis allé
seul.

Vers la plaine déchiquetée
où j'ai croisé
des corbeaux en orgie,
je suis allé,
désolé.

Pâle mais fraîche petite herbe
toute neuve,
qui crois sur cette terre violée,
c'est toi la preuve
du renouvellement éternel,
la preuve
du courage à reprendre
pour poser la cognée
sur nos épaules.

Vers la plaine,
la plaine aux arbres
atrocement mutilés
qui semblent des candélabres
sans lueurs,
je suis allé
seul.

Et l'herbe pousse, et la fleur croît,
et l'aube s'étend plus radieuse,
la terre de la plaine,
blessée en mille endroits, est pansée par des tiges.

Vers la plaine, mes frères,
je suis allé
désolé.
Mais je reviens farouche et nanti d'un vouloir :
« A l'œuvre, dans la vie nouvelle ! »

Jean-Paul VINCENT.

Géographie Artistique de la France

Dentelles et Broderies de Bretagne

Au musée Galliera on a pu admirer, ces temps derniers, une collection de broderies et de dentelles de Bretagne qui fut, pour beaucoup de profanes, une révélation. Beaucoup, en effet, ignoraient que l'industrie de la dentelle, provinciale par excellence, eût aussi un berceau en Bretagne.

Les ouvrières bretonnes travaillent sur des motifs peu variés mais dont la valeur décorative est grande. Précisément, des encouragements tels que celui que constitue l'exposition de leurs œuvres dans un grand musée de Paris peuvent et doivent provoquer un renouvellement dans un art qu'on a eu le tort de laisser tomber parfois en désuétude. Il est remarquable, d'ailleurs, que si la dentelle a cessé de prospérer en Bretagne, ce n'est pas faute de main-d'œuvre, mais faute d'encouragement, faute de technique, faute de perfectionnement. Il serait aisé de rajeunir les motifs qui nous ont été montrés, en les présentant, par exemple, selon d'autres combinaisons. Tel est bien l'avis de M. Maurice Facy, à qui l'organisation de l'exposition du musée Galliera est due et qui fait, pour défendre de la mort cette belle industrie, les efforts d'un artiste doué de goût et de désintéressement.

Il apparaît, à l'entendre, que la dentelle sur tulle, dans le Morbihan, le filet, la broderie blanche et de couleur, dans le Finistère, peuvent prendre bientôt un essor imprévu jusqu'ici. De louables initiatives autorisent ces espoirs. A Pont-Labbé, Mme Pichavant, et à Port-Louis, Mme Frison ont fait tous leurs efforts pour parvenir au succès. Mais il eût fallu former, au cœur du pays, de véritables écoles dentellières. Et pour cela, des concours financiers ou des subventions eussent été nécessaires. Chacun sait que ni l'État ni les Pouvoirs publics n'ont cure de l'avenir des petits métiers de nos provinces.

Toutefois, nous n'ignorons pas que M. Quilgars a réussi à fonder à Rennes un atelier de confection de broderies bretonnes destinées à la mode et d'un art parfait. Cet artiste a fait les plus patientes recherches documentaires. C'est lui qui va nous révéler, une à une, les richesses ignorées de cet art rustique breton, jadis florissant sur les costumes aussi bien que dans la fantaisie du mobilier, aujourd'hui trop dédaigné et dont l'inspiration a son secret immédiat dans la flore locale. Il n'y a pas de solution de continuité à établir entre les formes différentes de l'art décoratif. Les sculptures à demi effacées, les enluminures des vieux manuscrits offrent les mêmes motifs que le mobilier du pays. Ce sont quelques-uns de ces motifs que nous retrouvons également dans la dentelle et la broderie du même terroir. Les recherches sont faciles et le procédé peut être rapidement généralisé. Tout ce qui est décoratif

peut être utilisé par la dentellière. Quant aux applications réservées à un tel art, elles semblent innombrables. Un temps viendra bientôt où l'on comprendra qu'il faut enfin renoncer aux poncifs de la feuille d'acanthe et du chapiteau corinthien. Nous jugerions également ridicule que l'art breton fît souche à Corinthe ! Il n'est pas indispensable que les couturiers parisiens accommodent toutes les guimpes de l'an prochain à la mode de Vannes ou de Quimper. Ce n'est pas ce que nous souhaitons. Mais pourquoi les merveilles d'un art original ne seraient-elles pas prisées, à leur tour, par les artistes, et pourquoi, surtout, ne cesseraient-elles point d'être dédaignées par les populations de la région où elles s'épanouissent ?

Nous avons vu à cette exposition un store en filet dû à l'imagination de Mlle Odic et tout entier composé de fonds de bonnets en dentelles. L'effet décoratif en est excellent. La confection des tissus fabriqués à raison de plusieurs kilomètres par jour ne réalisera jamais rien d'aussi harmonieux que la patience d'une ouvrière de goût, amie de son œuvre et digne de la signer.

F. JEAN-DESTHIEUX.

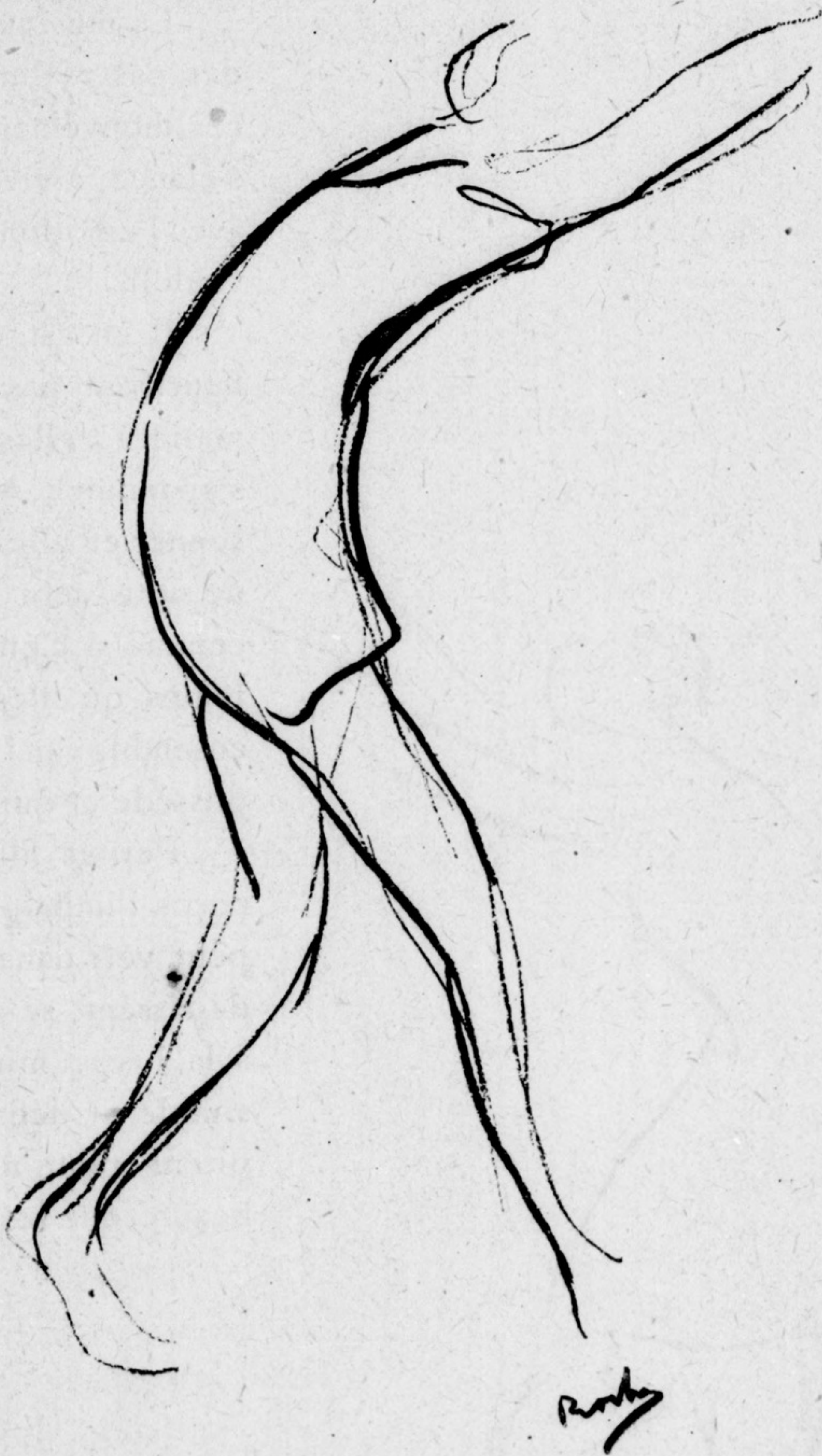


Les Noces de Figaro à l'Opéra-Comique.

DANSE

L'École Dalcroze

Toutes les fillettes qui dansent là sont novices encore. Aucune d'entre elles n'a déjà reçu la révélation de ce que pourrait exprimer de rythme et de vie son corps, ce peu de matière mue par l'esprit. Elles apprennent. Quelques-unes cherchent. Celles-là trouveront, peut-être.



L'inspiration ne leur vient pas d'elles-mêmes : toujours la musique les soutient et les guide, et elles tâchent d'oublier leur petite vie particulière pour n'exprimer plus que celle qu'elles sentent dans les sons et les mesures. Elles ne savent pas encore : leur oreille n'est pas assez délicate, le corps obéit mal, leur être les préoccupe toujours, et il y a des mouvements maladroits, et des chuchotements et des rires pour un ensemble manqué. Mais déjà, par instants, quelques-unes arrivent à l'impersonnalité sereine et vibrante qui est la possession de l'art.

En longue file animée, elles marchent et la musique joue. Musique allègre : pas vifs, gestes des bras qui disent la confiance de vivre et de respirer large, et les têtes se dressent, les reins s'arquent, comme sous le soleil.

La musique devient plus lente et d'un sens approfondi de mélancolie. Toutes celles qui, jeunes et gaies, ne peuvent oublier la joie de leur corps ne savent pas traduire la subtile incantation des rythmes tristes, et soudain leurs jambes vivantes n'ont plus de sens et la courbe de leurs bras ne sait plus nous toucher. Mais quelle joie frémissante à regarder celles qui ont compris ! Tous les mots semblent brutaux pour dire quelle langueur fluide coule, des bras levés en prière, sur tout le corps qui attend et s'attarde, nuque pliée, à écouter vivre en lui le délice de la tristesse naissante.

Les voici maintenant agenouillées, le dos courbé et touchant le sol de leurs paumes. Une seule phrase de musique, et, à ce rythme, leur corps obéissant doit se dresser pour achever, debout, la dernière note. Qu'elles sont différentes à réagir à cette invitation ! Une petite fille impétueuse est debout tout de suite, et elle ne peut après que se dresser sur ses pieds, toujours, toujours plus haut, comme avide d'air, et s'exalter encore de la hauteur de ses bras tendus.

Une autre, qui sait si bien être triste, fait passer dans la ligne délicate de son corps humilié tous les frissons de la fierté blessée qui se reprend un peu... un peu encore. La tête est lente à offrir à la lumière le visage aux paupières baissées, et la dernière note lui sculpte son attitude de

suppliante : un genou fléchi, et toute l'imploration dans ses paumes tendues.

* * *

Mais ces fillettes n'apprennent pas seulement à s'oublier pour exprimer uniquement, plus pure et plus subtile que la leur, la vie du rythme ; quelque chose de plus sacré encore leur est donné : la joie — ou le tourment ? — de *créer*.

La musique, en quelques mesures qu'elles traduisent par des sauts ou des pas rythmés, doit les conduire à une attitude durable et belle, qui, de ces mouvements, naîtra comme une fleur au haut de sa tige. La première s'élance, arrive, s'immobilise. Toutes les autres se grouperont en harmonie avec l'émotion que son corps vient d'exprimer : il faut penser, chercher, vouloir.

Il en est qui s'abandonnent au hasard et dont les pas gracieux ne fleuriront pas par leur volonté propre. D'autres sont vaincues par la matière : elles n'arrivent pas à modeler leur corps, leur attitude ne peut s'épanouir. Mais les larges yeux dilatés de celles qui sentent frissonner en elles, sourdement, puis à chaque pas, plus précis, ce qui, tout de suite, sera certitude et beauté dans leur geste ! Absorbées, elle écoutent comme si c'était un autre en elles, et cependant elles veulent ; en même temps qu'elles obéissent elles créent, et leur immobilité finale sait être ensemble un remerciement qui achève, et une joie naissante que l'on possède et qui ravit.



Petites filles qui, vous oubliant, vous absorbez à traduire par votre corps l'impalpable rythme de la musique, petites filles qui ignorez qu'on peut voir dans vos yeux l'effroi sacré de ceux qui, au moment où ils se dépassent, se réalisent eux-mêmes, vous êtes belles et vous êtes grandes, à la brève minute où dans votre main dressée, dans le geste génial, simple et définitif, de votre bras lancé à travers l'espace recueilli, palpitent pour nous, rassemblées et intenses, toute l'ardeur, la vie et la beauté que les autres heures laissent éparses dans le monde.

WARTHUR.

L'EXPOSITION Elmiro CELLI

Si les hommes n'avaient pas assigné d'appellation spéciale à chacun des objets qui les environnent, si le concept d'une chose évoquait non le mot mais la sensation même inhérente à cette chose, le champ de leur imagination créatrice serait autrement vaste et leur éclectisme beaucoup plus universel. Malheureusement, le mot de Gœthe est d'une vérité peut-être plus sensible maintenant qu'à l'époque où il fut écrit : « On ne saura jamais à quel point l'homme est anthropomorphe. » Et l'anthropomorphisme n'est pas seulement la création idéale de formes dérivées de l'aspect humain. La créature ne pense, en général, non seulement qu'à l'aide de sa propre forme, mais à l'aide, aussi, de la création. D'où il résulte qu'il faut avoir franchi une évolution déjà considérable pour porter en soi une nature qui ne soit point le résultat d'une induction psychologique.

Souvenir d'une existence révolue ? manifestation d'une nostalgie esthétique et création arbitraire d'une harmonie directement issue du cœur de l'artiste ? Peut-être. Mais est-il vraiment paradoxal de dire qu'il n'y a pas de création arbitraire ? Les éléments de toute construction sont dans l'univers — sensible ou non.

On peut dès lors poser en principe que le peintre Elmiro Celli ne cherche pas à se représenter à lui-même ce qu'il conçoit d'une manière indistincte, mais s'efforce à faire connaître l'émotion qu'il ressent au contact de sa propre intimité. C'est là le phénomène — si rarement atteint parce que d'une difficulté si subtile — de la concrétisation.

En vérité, une exposition comme celle de Celli commanderait le silence, et non seulement parce que le silence seul peut ouvrir les yeux de l'esprit, mais aussi parce que l'on ne le peut rompre qu'à l'aide de mots et qu'il n'est rien comme les mots qui soit de nature à volatiliser les atmosphères, à désagréger le mystère. Ou le lecteur a vibré tout de suite au spectacle des toiles ésotériques qui résument ici, non seulement ce à quoi peut atteindre un artiste qui s'est réalisé avec la seule collaboration de sa conscience et de sa sensibilité, mais aussi qui indiquent le sens où tend désormais la transposition plastique ; et tout commentaire est vain ; ou quelqu'un qui lira ces lignes aura vu sans les ressentir (nous n'avons pas dit : « sans les comprendre ») l'incroyable floraison spirituelle qui décore nos locaux pour quelques jours encore. Et tous les discours l'égareront plutôt qu'ils ne le pourront acclimater. Enfin et surtout, devant une œuvre aussi vraiment pleine, devant une peinture aussi essentielle, on n'éprouve que le désir de pénétrer plus avant dans l'émotion qu'elle porte en elle, et non pas de la traduire. On risque toujours de faire de la littérature quand on parle d'art, et la littérature est un mal dont les arts ont tant souffert !

Quoi qu'il en soit, si nous avons été joyeusement surpris de voir, lors

de l'inauguration de l'exposition Celli, le nombre des êtres non préparés et qui, pourtant, *reçoivent* ce que contient cet art, nous avons également pu constater qu'il est dans le public des hommes que leur évolution a presque conduits à en percevoir le sens. C'est à de tels spectateurs que nous aurions voulu préciser quelques détails.

Nous sommes en présence d'un peintre, mais disons plutôt : d'un artiste à qui la peinture, mieux que toute autre expression, permet d'extérioriser les formes colorées, synthèses de sa nostalgie des archétypes. On ne doit exiger d'un artiste que deux opérations bien déterminées : la transposition d'une sensation quelconque et le caractère plastique de ce qu'il transpose.

S'il ne s'agit que de musique ou de poésie ou de danse, l'accord se fait sur ce point. Mais toutes les générations de peintres ayant reçu leur inspiration du seul monde où ils évoluaient, le spectateur éprouve la plus grande difficulté à comprendre que les arts essentiellement plastiques sont au même titre que les autres des moyens d'exprimer quelque chose.

On peut alors ajouter qu'un écrivain fera peut-être entendre d'une façon lointaine l'émotion qu'il désire transmuer en œuvre. Or une émotion n'a pas à être comprise, mais sentie, et sa représentation plastique peut seule la communiquer au monde extérieur. Et si ce monde n'est accoutumé qu'à certaines sensations, le spectacle d'une toile ésotérique ne sera pas pour lui une évocation de ce qu'il a déjà senti, mais, selon son degré d'évolution psychique, ou une révélation ou l'indication d'une voie dans laquelle il lui faut désormais s'engager. Et c'est en cela que l'art d'un Celli participe de l'initiation véritable.

D'où vient que l'art plastique se mêle aujourd'hui d'initiation spirituelle?

D'abord, les arts furent toujours sinon une initiation, au moins une manière de raffinement spirituel susceptible d'y conduire. En outre, s'il est vrai que nous vivons à l'heure de la vitesse, les gestes humains ne sont pas seuls à prendre le rythme de cette vitesse et, en même temps que l'évolution des êtres, celle des arts issus d'eux subit une accélération dont il faut tenir compte.

Nous concevons difficilement dans le présent et dans l'avenir la possibilité d'une évolution artistique que nous constatons simplement dans le passé. Un facile éclectisme nous permet de voir en un paysage du Lorrain les qualités de luminosité qui ont atteint sous l'impressionnisme une sorte de paroxysme. Et pourtant qu'aurait-on dit au XIIIe siècle à la vue d'un Van Gogh et même d'un Monet?

Depuis dix mille ans, les hommes font ou soutiennent des guerres dans le but unique de réduire leurs ennemis en esclavage. En cinq années la conscience universelle s'est assez modifiée pour que l'on décide de faire une paix sur des principes absolument nouveaux. Il a fallu, de même, des siècles pour que se transformât l'interprétation de la nature, et voilà qu'en quelques années les *fins* mêmes des arts plastiques ont complètement changé. Et ce qui fait de l'œuvre d'Elmiro Celli non point seulement l'aboutissement d'une évolution mais aussi et surtout une sorte de prophétie, c'est qu'elle proclame nettement ces deux principes qui sont, dans les arts, la loi de l'avemir :

Une émotion se cristallise autrement que par la représentation de sa cause;

Et, de même que la musique se réserve d'exprimer par des sons tous les tableaux, tous les drames et toutes les joies du monde sensible ne tombant pas nécessairement sous le sens de l'ouïe, la peinture pourra désormais transmettre par ses propres moyens les émotions les plus intérieures, les plus insaisissables, les plus *extra-terrestres*.

Car, après avoir apparemment épuisé leur domaine, les arts plastiques pouvaient mourir : ils ont préféré en explorer un autre; et nous voulions dire aujourd'hui combien les visiteurs ont paru le comprendre en passant devant ces toiles où Celli a mis aussi bien le soleil qu'il a vu luire dans les plaines que le Feu qu'il sent ardemment en lui.

Car il est ainsi parti du monde sensible — celui que l'on voit — vers l'autre — celui que l'on sent, que l'on VEUT.

Avec amour, il a peint les choses créées. Mais il est vraiment devenu créateur quand il eut entrevu, conçu, compris la signification mystique et profonde des Choses créatrices.

ARIEL.



L'École Dalcroze.

Dessin de Luis E. de la Rocha.

Ce que nous avons obtenu de l'Odéon

L'entière liberté pour un Comité d'initiative d'y représenter des œuvres de son choix et la mise au répertoire de l'une d'elles, La Danse Macabre.

La Danse Macabre

Le groupe « Art et Action » nous a donné à l'Odéon un spectacle des plus curieux : la Danse Macabre du xve siècle, *qui est véritablement une synthèse de notre moyen âge français, et un mystère japonais :* Hagoromo ou la Robe de plumes.

La truculence, la farce, le tragique se mêlent d'une façon shakespearienne pour aboutir à la sarabande finale qui semble échappée d'une toile de Holbein. Le pape, le seigneur orgueilleux, le moine ivrogne, le bourgeois en robe de nuit, une bougie à la main, l'amoureux qui courtise la mort même, l'enfant qui joue à la balle, la petite fille qui pleure sa poupée, le religieux au cœur pur, le riche, le misérable, tous dansent à leur tour. Chacun garde son caractère, car *chacun révèle à ce moment sa vraie nature dans une grimace burlesque ou tragique. Nous voici loin de notre moderne sentimentalité, de notre pitié qui méconnaît le sens de la vie. Une rapide synthèse, quelques mots, quelques gestes, parfois un vers d'une grandeur dépouillée. C'est tout.*

*La réalisation fut des plus intéressantes. Signalons M*me *Fusier dans la mort des femmes, M. Herrand dans la mort des hommes, M*me *Henriette Sauret, MM. Le Vigan, Pierre Marnès, Fraticelli, Henri Rollan, etc... Costumes très intéressants de Fauconnet et mise en scène extrêmement vivante et variée, réglée par M*me *Lara et M. Autant.*

Hagoromo *paraissait évidemment frêle après une telle fresque. Mais ce rapprochement peut-être regrettable ne doit pas nous faire méconnaître le charme et la perfection de ce petit mystère, très ténu comme donnée, très court et qui fut représenté selon la vraie tradition japonaise. M*lle *Daisy-Deslys mima et dansa le rôle de la fée, après que l'argument eut été lu par M*me *Lara, M. Fraticelli et M*lle *Viala.*

Cette représentation fut précédée d'une courte mais substantielle conférence de M. Carlos Larronde.

SPHINX.



Dessin de Mlle Suzanne Lagneau.

Ce que nous attendons de la Comédie-Française ?...

Quelque chose de moins vague que cette réponse de son doyen :

1680-1919

Comédie Française

Samedi 22 mars.

Monsieur,

Il y a, pour toutes les pièces dont vous parlez, en dehors de l'Odéon — Luxembourg dramatique — les théâtres d'avant-garde, les théâtres de genres, les théâtres de drames, en un mot, tous les théâtres de Paris et même, déjà, le Théâtre-Français, qui, selon moi, devrait être uniquement le Louvre dramatique où viendraient s'encadrer les seuls chefs-d'œuvre reconnus, antiques et modernes, des auteurs morts et immortels.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Silvain

MUSIQUE

M. J.-L. Désiré PAQUE

M. J.-L.-Désiré Pâque, né à Liége le 21 mai 1867, s'occupa de musique dès sa plus tendre enfance et composa même une messe à l'âge de onze ans ; à seize ans, il fut admis au Conservatoire de sa ville natale, en sortit à vingt-deux ans, emportant toutes les plus hautes distinctions et jouant au concours son propre concerto de piano (op. 2). Une année plus tard, le jeune musicien est nommé professeur adjoint de solfège et de théorie dans ce même établissement. Puis, après un court séjour à Sofia, M. Pâque est appelé à Athènes en 1900 comme professeur de piano, de composition et chef d'orchestre des Concerts du Conservatoire ; plus tard nous le retrouvons au Conservatoire de Lisbonne où il professe l'orgue. Mais M. Pâque se sent attiré vers l'Allemagne où il est fort bien reçu et dirige, à Rostock, des représentations de la Jungfrau von Orleans *de Schiller, pour laquelle il a écrit une partition de musique scénique très importante. A Brême, à Berlin surtout, on exécute symphonie, tableaux poétiques (soprano et orchestre),* Requiem, *quintette, sonates, etc., avec un succès significatif.*

Ce qui caractérise l'œuvre musicale de Pâque, c'est l'abondance, la variété, l'originalité, tant dans l'ensemble que dans les détails, et qui se rencontrent aussi bien dans l'op. 2 (concerto de piano) que dans l'op. 77 (III[e] symphonie).

Combien intéressante est l'apparition (à l'état latent d'abord, puis richement épanoui dans ses dernières œuvres) du principe de « l'adjonction constante » ! Il est captivant de suivre, dans les œuvres qui vont de la première sonate pour violon n° 4, au sextuor op. 61, l'acheminement lent, mais sûr, de cette idée se frayant une voie à travers l'encombrement de la théorie, pour arriver, superbe, à la pleine conscience, en des explosions de joie d'un puissant lyrisme. Déjà la deuxième suite pour alto et piano, op. 20 — qui date de 1892 — n'a pas d'armure à la clef ainsi que les op. 21, 22 et 23 ; cette première tentative de libération, réprimée ensuite, par manque de confiance, apparaît de nouveau avec l'op. 32 (sonate de violon). Elle ne devient décisive que longtemps après, en 1909, époque à laquelle la lumière se fait définitive et permet au compositeur de refouler les derniers scrupules, de se libérer des dernières attaches avec les dogmes. La symphonie op. 67, pour orgue, inaugure la période de production consciente. Mais c'est la troisième symphonie qui, selon l'auteur, (je ne connais pas encore cette œuvre), est le plaidoyer le plus éloquent en faveur du principe de l' « adjonction constante », opposé à celui de l' « unité thématique ». Quoique le souci de la scolastique musicale ne préoccupe guère M. D. Pâque, on n'éprouve jamais, à entendre ses œuvres, la sensation de l'inachevé ou du disproportionné ; l'écriture en est impeccable, la sonorité toujours pleine et savoureuse.

Bien que la production musicale de D. Pâque s'étende à toutes les formes, je me bornerai, ici, à donner un aperçu de ses œuvres de musique de chambre, écrites en 1890 et 1909, et comprenant dix-neuf ouvrages. Les cinq Suites pour alto et piano *constituent une série curieuse par le rôle étendu, et presque*



Les Noces de Figaro à l'Opéra-Comique.

prépondérant qu'y remplit l'alto. Cet instrument, trop négligé, jouit, sans nul doute, d'une grande estime auprès de Pâque. Des trois Sonates pour piano et violon, *je ne connais que la deuxième, la première œuvre, ainsi que nous l'avons vu, où le compositeur ose être franchement ce qu'il veut être : elle n'a pas d'armure à la clef et conclut dans une tonalité autre que la tonalité initiale. L'œuvre la plus fréquemment jouée est le* Quintette, *op. 35, qui se distingue par sa richesse harmonique et mélodique, par la gradation puissante qui l'anime et par une sonorité presque orchestrale. Les* Quatuors à cordes, *au nombre de cinq, sont absolument différents de l'idée qu'on se fait généralement de cette forme musicale. Dirai-je l'esprit, le charme, l'émotion qui se dégagent des pages concises et élevées qui forment le* Trio *op. 46 pour violon, violoncelle et piano ? C'est une œuvre qu'affectionne le « Trio Cæcilia » et qu'il fera entendre dans ses concerts de cette saison. Le* Quatuor pour piano et archets, *op. 58, occupe une place toute spéciale dans la musique de chambre ; c'est une œuvre qu'il faut entendre. La* Suite pour instruments à vent *est un charmant badinage et sera la bienvenue auprès des rares groupements de ces instruments. Le* Sextuor *op. 61, qui clôt momentanément la série des œuvres de musique de chambre de son auteur, est de conception hardie, d'écriture admirable, de style très personnel.*

Bien que le caractère de la musique de chambre soit surtout concertant, je voudrais signaler ici, et recommander chaudement aux pianistes les trois Sonates *de piano op. 68, 69, 70, œuvres hautement musicales et pianistiques, les séries de pièces pour le piano, op. 36, 49, 56, 59, les* Sept mélodies *de l'op. 48 et combien d'autres choses qui méritent d'attirer l'attention ! Mais je sors déjà du cadre que je me suis tracé et je risque de lasser la patience du lecteur qui, lui, n'a pas encore les mêmes raisons que moi de s'enthousiasmer. Au reste, à quoi bon tant disserter : ce qu'il faut, c'est entendre toutes ces compositions.*

Voici, très exactement, la liste des œuvres de musique de chambre de Désiré Pâque, inédites à l'exception de celles dont nous indiquons l'éditeur entre crochets :

Trois sonates (op. 36), Impromptu (op. 49), huit morceaux (op. 56) et six morceaux (op. 59) pour le piano — [tous parus chez N. Simrock] ; trois sonates pour piano et violon (op. 4, 32 [Breitkopf et Härtel], 43), cinq Suites pour alto et piano (op. 15, 20, 26, 27 [Breitkopf et Härtel], 34) ; cinq quatuors (op. 23, 30, 37, 38, 44), un trio (op. 54) et un sextuor (op. 61) pour instruments à archet ; un trio (op. 46), un quator (op. 58) et un quintette (op. 35) pour piano et archets ; enfin une Suite pour flûte, hautbois, clarinette et piano (op. 40).

On le voit, malheureusement presque tout est encore inédit. Les amis de la musique de Pâque qui connaissent, apprécient, aiment ces créations, souhaitent vivement que, sans trop tarder, l'œuvre importante du remarquable musicien soit rendu accessible à tous : chefs d'orchestre, pianistes, violonistes, groupements divers de musique de chambre. Chacun pourra s'en féliciter et trouvera là un vaste champ d'explorations.

E. de Gerzabek.

(La Tribune musicale, *Lausanne, 1er novembre 1912.*)

Depuis la parution de cet article (1912), Pâque, qui séjourne à Paris depuis

a guerre, a poussé encore plus loin dans la voie de l'adjonction constante en ldifférentes œuvres significatives parmi lesquelles : la Sonate op. 85, pour alto, interprétée magistralement par S. de Farecki en maintes auditions, le Quatuor n° 6, op. 90, que fit entendre dernièrement dans les salons de l' « Art » le remarquable Quatuor Talluel.

Nous n'entrerons pas ici dans des détails relatifs à l'adjonction constante. Nous nous bornerons à en indiquer les grandes lignes qui se peuvent résumer comme suit : 1° la priorité accordée à la libre imagination, à la pure sensation; 2° le rejet de toute théorie, de toute forme pré-établie.



La Danse Macabre à l'Odéon.

Dessin de Mlle Suzanne Lagneau

Un maître-graveur imagier

J.-E. LABOUREUR

La Belle Édition a réuni chez elle, le mois dernier, cinquante et un bois de M. J.-E. Laboureur et les a exposés. Quoique ne comprenant pas toute son œuvre, cet ensemble la représentait suffisamment pour permettre de suivre l'évolution qu'il a subie depuis ses débuts, qui datent de vingt ans, jusqu'aujourd'hui. Cette évolution est considérable. Certains, amis de la première heure, seront tentés de trouver même qu'elle a outrepassé les promesses du début, d'autres trouveront qu'elle les a dépassées et les partisans du cubisme s'en réjouiront. Les derniers travaux de M. Laboureur indiquent, en effet, une orientation très nette vers ce procédé. Pour ma part, et quelles que soient les réserves que je formule à l'égard de ce mode d'expression, j'avouerai que je l'envisage d'un œil plus amusé qu'hostile. Du reste, cet artiste n'est pas à proprement parler cubiste, et l'on peut dire que le cubisme est plutôt une convention qu'il accepte qu'une conviction qu'il épouse. Le fait qu'un artiste emprunte à la technique du cubisme certains moyens d'expression ne signifie pas qu'il en approuve l'esprit, et nous ne serions pas surpris si les cubistes authentiques n'admettaient M. Laboureur dans leur famille qu'en qualité de cousin par alliance et, comme on dit, « à la mode de Bretagne ».



Bois de J.-E. Laboureur.

Son cubisme, en effet, n'est pas très orthodoxe; plus apparent que réel, il accepte la formule mais rejette le dogme. M. Laboureur, loin de dépouiller le vieil homme, l'a, au contraire, habillé de neuf. Au lieu du vêtement un peu usagé, mais bien taillé et de couleur discrète de naguère, il porte un complet prismatique. Il le porte du reste avec élégance et l'on croirait à le voir qu'il a été coupé pour lui. La question qui se pose maintenant n'est pas tant : lui va-t-il? mais bien, lui va-t-il mieux que celui qu'il remplace? Met-il mieux en valeur sa forme, révèle-t-il davantage sa personnalité, son aspect intérieur; y gagne-t-il en expressivité, en force, en mouvement ?

Pour être tout à fait juste, et toute évaluation dûment posée, j'avoue que je ne le crois pas et qu'il eût été capable de s'exprimer tout aussi complètement sans avoir recours à ce procédé. Pourtant je ne crois pas que cet emprunt lui ait été réellement préjudiciable et, reprenant l'image du costume, je dirai qu'il ne le désavantage pas. Nous avons tous connu l'ami de vieille date qui, portant la barbe depuis toujours, la coupe un beau matin pour ne garder que la moustache, laquelle, de gauloise, devient petit balai, et puis brosse à dents et disparaît ainsi que le sourire du Cheshire Cat. Seuls résistent à cette épreuve les caractères bien définis. Celui des bois de M. Laboureur a résisté.

Assurément, les sujets qu'il a traités ainsi n'eussent rien perdu à l'être, je ne dirai pas, dans sa première manière, mais dans sa pénultième qui, nous l'espérons, n'est pas morte.

En quoi, par exemple, le fait de faire tanguer un verre à pied entre deux fruits donne-t-il au petit bois du catalogue un supplément d'attrait ? A moins qu'il ne soit celui même que vient de vider, au Camélia, le pilotin retour des Iles, sa valeur ne lui vient pas de cet artifice facile, mais de la manière large, franche et sûre avec laquelle il est taillé.

Cette sûreté et cette franchise d'expression, M. Laboureur les possédait, quoique à un degré moindre, dès ses premiers essais. Mais avec la pratique et l'expérience, ses moyens sont devenus tout ensemble plus concis et plus riches, plus souples également et plus complexes aussi.

J'ai retrouvé à cette exposition un des exemples de sa première manière, le *Paradis terrestre,* que j'avais vu, il y a longtemps déjà, chez Mlle Poupelet. Il date de 1902, mais ni le temps, ni les progrès successifs de son auteur ne lui ont rien fait perdre de sa valeur. Il est touffu, mais non confus, le noir y tient une place prépondérante et c'est sur lui que s'inscrit le sujet.

Le sens et la compréhension du noir sur le blanc, que possède M. Laboureur et qui, sans doute, l'invitèrent à tailler le bois alors que cet art n'avait pas encore reconquis la faveur du public intelligent (si toutefois on peut accoupler deux mots aussi dissonants), tout au moins en France, car il venait de refleurir en Angleterre, se retrouvent toujours dans les œuvres de cet artiste, quelle que soit l'époque à laquelle elles remontent. Ce sens est à peu près pour le graveur ce qu'est le sens de la couleur pour le peintre, et l'on peut dire qu'il est capital. Certes, il est possible de peindre, de graver et même d'écrire gris — Rodenbach en est un exemple — et d'avoir beaucoup de talent, mais c'est une manière qui échappe difficilement à la monotonie et n'est supportable qu'à la dose infinitésimale.

visez une étoile pour atteindre un clocher

Les Anglais, ces incorrigibles idéalistes, disent volontiers : *Aim at a star to hit a steeple.* C'est un joli mot et la recette peut avoir du bon, à condition qu'on ne vise point Sirius — qui, Renan nous l'a dit, n'en a cure — lorsque le clocher se trouve au-dessous d'Andromède. M. Laboureur, qui est Français, procède plus pratiquement et, sans s'occuper du tir indirect et d'angles d'incidence, vise son clocher et l'atteint.

Cet artiste sait ce qu'il a à dire et sait le dire. Il connaît ses limites et n'essaie point de les franchir, c'est un sage. C'est aussi un bon ouvrier ; il ne demande pas au bois plus qu'il ne peut donner sans se forcer. Un morceau de poirier de fil, quelques burins et quelques gouges, quelques canifs japonais, un vieux couteau pour le pittoresque doivent constituer à peu près tout son matériel de graveur. Car le poirier est un bois tendre et qui ne permet pas les tours de force. Pourtant ce bois tendre a porté au buis têtu un *uppercut* dont son prestige aura du mal à se remettre.

Car, on peut bien le dire, la gravure sur bois telle que l'aimaient nos pères a cessé depuis longtemps de nous satisfaire. Certes, elle a produit d'admirables œuvres et qui n'ont pas cessé de l'être ; mais elle avait atteint l'extrême limite de ses possibilités et la photogravure, qu'on accuse de lui avoir asséné le coup fatal, a tout au plus hâté sa fin de quelques jours. Elle est morte de vieillesse et sa carrière était finie. Le regretter serait méconnaître l'esprit de ce temps et ses exigences. Peu

nous importe, à nous, qu'un graveur, au prix de quelle peine, arrive à couper un cheveu en quatre, un autre plus adroit le coupera en six. Cette surenchère dans l'habileté manuelle devient de la virtuosité, et la virtuosité ne nous touche plus. La vie est devenue de plus en plus courte et ne permet plus qu'on s'attarde. Nous avons réappris que le métier n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'expression et tout ce que nous lui demandons c'est d'exprimer. M. Laboureur a trouvé dans son métier un moyen d'expression parfait.

Maintenant que j'ai parlé de la technique de cet artiste, je dirai les sujets sur lesquels elle s'exerce. Ils sont divers et ressortissent, en somme, à l'image. M. Laboureur fait un dessin au trait sur du bois, puis taille le bois tout autour de ce trait; lorsque le dessin est en relief, il l'encre et l'imprime sur un papier, qui en reproduit l'image. C'est ainsi que les savoureux anonymes du début du XVe siècle comprirent la gravure sur bois et que les vrais imagiers la comprirent, en somme, toujours, jusqu'au XIXe siècle, d'où date son déclin et, si l'on veut, son apogée.

Paysages de ville et de campagne, figures, animaux, aspects de la vie dûment choisis et interprétés, tels sont les éléments d'inspiration de M. Laboureur.

Je note le *Village dans les Marais* (1912), les *Vieilles Maisons*, le *Calvaire breton* (1913), pages excellentes traitées en clair et dans lesquelles la technique — un simple trait moelleux bien conduit — joue strictement son rôle et dit ce qu'elle a à dire sans souci d'effet personnel, à la manière des acteurs japonais — chez nous ceux du Vieux-Colombier et du Théâtre Idéaliste — qui jouent collectivement et non particulièrement, à l'inverse des troupes du boulevard et de ses prolongements, où chacun se met en avant et cherche la vedette.

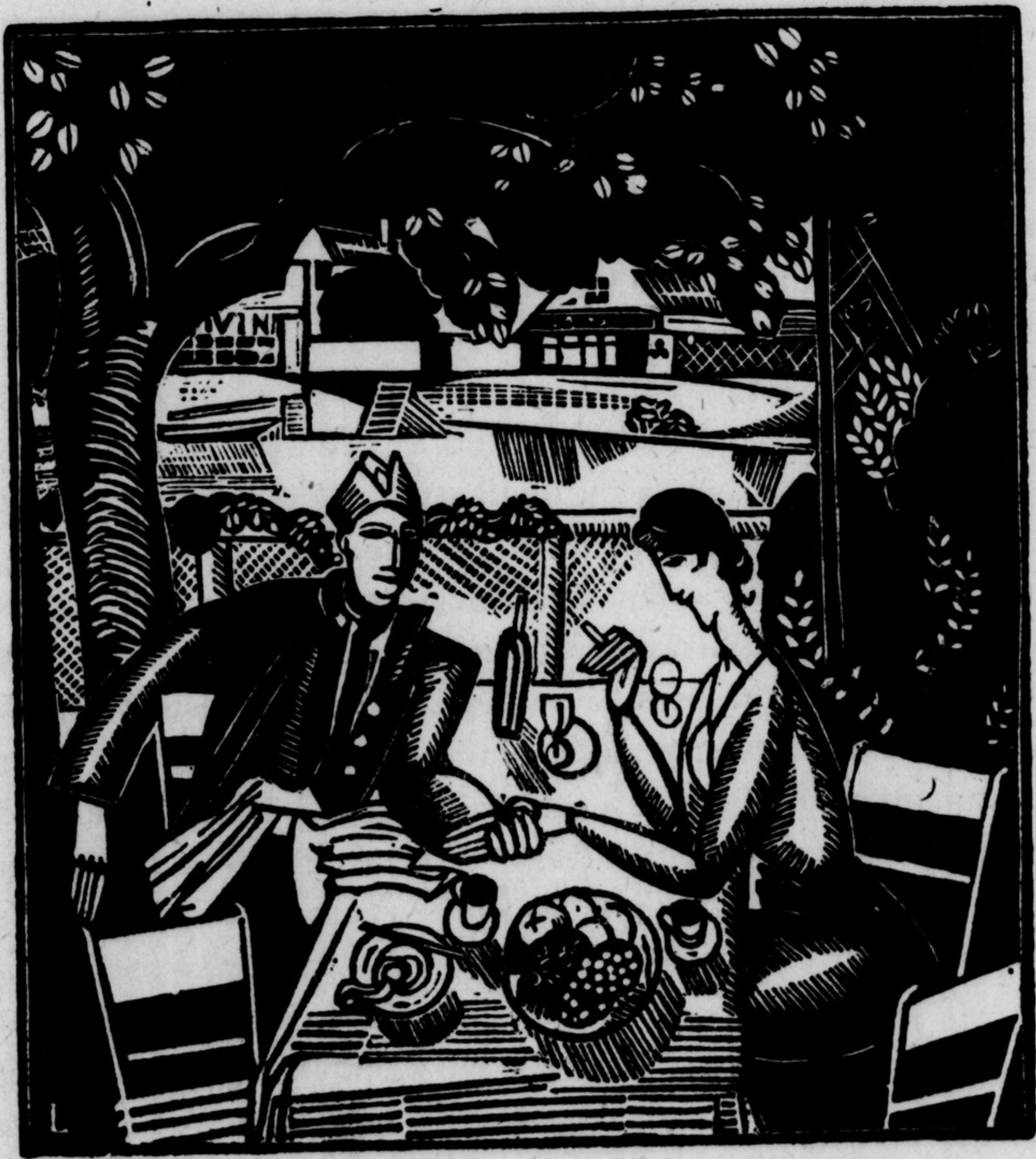
De cette période, je retiens également la *Tamise* (1913), beaux noirs, grâce aisée et toujours mise en page heureuse. C'est vers cette époque que se place le tournant vers le procédé dit « cubiste ». Nous avons vu plus haut qu'il ne paraissait pas avoir apporté à cet artiste des moyens d'expression plus étendus que ceux qu'il possédait déjà. Dans plusieurs pages, cependant, on peut trouver piquante certaine pénétration des plans et des volumes, et qu'elle accentue peut-être le mouvement. Je reconnais en outre que, parfois, cette manière de faire valser les maisons et tituber les arbres s'accorde assez intimement avec le sujet : marins en bordée et soldats en goguette. Par contre, quelquefois, la distribution arbitraire des lumières et des ombres provoque un effet d'explosion inattendu sur des *Images de l'Arrière*. En tout cas ce procédé n'a fait perdre à M. Laboureur aucun des dons qui lui sont propres et valent à ces bois leur prix, je veux dire : une mise en page décorative où s'équilibrent bien les noirs et les blancs, une vision pittoresque et pleine d'humour des aspects de la vie, et le sens de l'observation poussé jusqu'à la caractérisation, grâce auquel chacun de ces bois prend la valeur d'un document.

Cette valeur documentaire est particulièrement appréciable dans les deux recueils : *Types de l'Armée Américaine* et *Images de l'Arrière*, publiés par *La Belle Édition*, avec un soin typographique et un souci de la présen-

tation qui continuent de justifier son nom. Ils resteront parmi les meilleures images du temps de guerre qui en a suscité fort peu qu'on puisse regarder sans avoir envie d'en rougir.

Ces deux suites achèveront de faire connaître aux amateurs le nom de M. J.-E. Laboureur, qui devrait l'être davantage ; elles placent définitivement ce bon graveur d'images parmi ceux qui comptent aujourd'hui.

Ciolkowski.



Bois de J.-E. Laboureur.

Vente de la Collection Octave MIRBEAU

Le 24 février dernier, à la Galerie Durand-Ruel, Me Lair-Dubreuil dispersait la célèbre collection de peinture et de sculpture modernes réunie par Octave Mirbeau.

Pierre Bounard, Cézanne, Henri-Edmond Cross, Daumier, Maurice Denis, Gauguin, Van Gogh, Constantin Guys, Jonkind, Aristide Maillol, Henri Manguin, Claude Monet, Berthe Morizot, Pissaro, Renoir, Rodin, K.-X. Roussel, Georges Seurat, Signac, Maurice Utrillo, Valloton, Louis Valtat, Édouard Vuillard, pour la peinture; Aristide Maillol, Rodin, Constantin Meunier pour la sculpture : — tels sont (dans l'ordre du catalogue) les noms des artistes célèbres dont les œuvres étaient le cadre habituel à la vie du grand écrivain.

Cette collection unique n'était pas seulement une admirable réunion de chefs-d'œuvre soigneusement groupés par un des esprits les plus conscients de l'art de notre temps ; elle représentait elle-même une page de l'histoire de cet art.

Ces peintres, ces sculpteurs, Mirbeau leur était un peu apparenté : ils appartenaient à cette école réaliste, née des innovations sociales et scientifiques du dix-neuvième siècle, école qui fut en littérature le *Naturalisme*, l'étude de l'homme dans son milieu, et, en peinture, le plein air, l'*Impressionnisme*.

En de nombreux articles parus dans le *Gaulois*, l'*Ordre*, la *France*, *Paris-Journal*, la *Revue Illustrée*, le *Journal*, la *Revue des Deux Mondes*, Mirbeau avait défendu la jeune école attaquée par les peintres officiels, méprisée du public, incomprise. Il l'avait défendue avec la force et le courage que donne la conviction de la vérité ; il l'avait exaltée avec une sincérité et un enthousiasme qui faisaient dire à Rodenbach : « Ce sont moins des portraits qu'il trace que des chants de joie, de triomphe et d'amour. »

Mirbeau lui-même peignait dans ses moments de loisir. « Ses goûts de paysagiste, écrivait Edmond Pilon, datent de sa toute enfance. Le petit Sébastien Roch aimait à regarder la mer entre les arbres ; il pense sans cesse aux promenades de Pen-Boch, il évoque le défilé des Bretonnes au pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray. »

Il aimait la nature « dans son cadre réel ou dans celui que lui donne le génie des grands peintres. Les riantes prairies séquanaises que Claude Monet a peintes ; cet enveloppement des formes dans la lumière où excelle Pissaro ; les aspects de pays féeriques que traça Vincent Van Gogh ; les panneaux que Cézanne a tracés de sa Provence, ne furent jamais contemplés par regards plus émus que par ceux de cet homme qui aime la vie de la terre d'un amour filial ».

L'amour de la nature se reflète d'ailleurs à chaque instant dans l'œuvre de Mirbeau. Comme il aimait la justice et la vérité, il aimait les tableaux et les livres, il aimait le ciel et les fleurs. Sa sensibilité était très grande, ses passions très diverses et peut-être ne connaît-on pas assez l'âme de l'écrivain.

... « Je n'ai peut-être bien compris M. Mirbeau, écrivait Achille Segard, que lorsque je l'ai connu lui-même dans son décor familier. Je l'ai rencontré dans son *home* par une exquise matinée d'hiver où le soleil pâle et doux entrait à flots par les larges fenêtres. Je l'ai vu entouré des œuvres d'art qui, en leur temps, parurent aussi révolutionnaires et qui sont maintenant universellement admirées. Dès le seuil je me trouvai face à face avec un mineur de Constantin Meunier qui semblait résumer en lui toute la tristesse et toute la noblesse du travail ; devant un paysage de Claude Monet, violent, tourmenté, mais qui laisse l'œil comme illuminé ; devant un coin de jardin signé de Pissaro, corbeille surabondante de fleurs d'où s'élance comme des jets le panache touffu des arbres!... Voici la *Gardeuse d'oies*, de Pissaro, qui semble baignée dans une nappe de soleil ; voici les *Danseuses* de Forain qui s'élancent hors du cadre avec une légèreté comme aérienne ; voici un tableau de Van Gogh, gerbe d'iris que traversent de longues feuilles acérées comme des glaives... Cet appartement est un musée et le jour y entre à flots... » *(Les Célébrités d'aujourd'hui.)*

Voilà les œuvres d'art que dispersèrent les enchères et dont l'ensemble seul constituait un peu de l'histoire de notre évolution dans le domaine de l'esthétique, un souvenir des luttes qu'eut à livrer une des plus magnifiques écoles littéraires et artistiques du dix-neuvième siècle.

A ce point de vue, il est dommage que cette collection ne soit plus et on peut regretter qu'elle n'ait pas été conservée intacte. Mais Mme Mirbeau, dans le but le plus louable, en a disposé autrement. Malgré tous les souvenirs attachés à ces œuvres d'art, la veuve de l'illustre écrivain décida de les vendre pour en attribuer le prix à une œuvre qui fait le plus grand honneur à celle qui la conçut. Il s'agit de transformer la maison de Cheverchemont, édifiée par Octave Mirbeau et où il écrivit ses derniers livres, en un lieu de villégiature pour les littérateurs et les artistes maltraités par le sort.

C'est à l'exécution de ce projet, à la réalisation de ce bel acte de solidarité artistique, que contribuera chacun des chefs-d'œuvre réunis avec tant de soin et d'amour par le maître. Il était écrit que ceux qui avaient combattu et triomphé tendraient une main secourable à ceux que la vie créatrice prépare aujourd'hui aux mêmes luttes de l'esprit contre l'inertie des préjugés et la sottise de la routine.

Et jamais un tel secours ne fut plus nécessaire.

Les toiles qui montèrent aux prix les plus élevés furent les Cézanne dont le tableau *Au fond du navire* fut adjugé 41.000 francs, *Le Pêcheur à la ligne* 22.000, *Le Portrait de l'artiste* 25.000 ; puis les Renoir, dont le tableau *Le torse nu* monta à 32.500 francs. *Le Père Tanguy*, de Van Gogh, et *La nature morte aux poissons* furent respectivement adjugés à 20.200 francs et 15.000 francs ; la *Cabane du douanier à Pourville* de Claude Monet à 20.000 francs et les *Oliviers à Juan-les-Pins* à 18.000 francs.

Le total de la vacation s'élève à 418.410 francs.

Et le dimanche 31 mars, la Société des Gens de Lettres, réunie dans son assemblée générale annuelle, faisait une addition à l'article premier de ses statuts. La Société se déclarait maintenant capable de recevoir temporairement les sociétaires convalescents dans une maison de retraite.

Elle commençait à remplir la nouvelle fonction que lui confère LA FONDATION MIRBEAU.

André CHANCEREL.

THÉATRE-ANTOINE

Le Bourgeois Gentilhomme

La presse a déjà beaucoup parlé de cette sensationnelle manifestation dramatique et, de fait, il n'est que trop juste de donner des louanges à une telle tentative qui présente la double originalité d'une pièce classique mise en scène par un directeur qui n'y est pas tenu et l'interprétation d'une vie folle que cette œuvre a trouvée chez lui.

Que les chefs de nos lyriques subventionnés considèrent un peu le succès et les recettes de M. Gémier et ils ne trouveront plus guère d'arguments sérieux pour excuser désormais la disgrâce des Mozart, des Gluck et des Berlioz au profit des *Tosca* et autres *Butterfly*. Mais il ne s'agit pas ici d'œuvres récentes et déjà mortes ; on supposerait presque, dans une avant-scène, la présence de Molière surveillant le jeu de sa troupe, tant celle-ci a su voir, dans l'œuvre, la transposition plus actuelle que jamais de la sottise des uns et de la bassesse des autres.

Car c'est une idée présente dans tout Molière, et ce fut une joie pour nous de la voir se dégager si lucidement de l'interprétation qui anime en ce moment le *Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain n'est pas un personnage que sa sotte vanité *isole*. Ses dupeurs sont, au moins autant que lui, de véritables fantoches, qu'il s'agisse du maître à danser, du maître de musique et du maître de philosophie, qu'il s'agisse de cet *écornifleur* de Dorante, ou du sympathique Cléonte, que sa faiblesse rend si comique, hélas ! et si pareil à son valet... Molière a su, bien avant Hegel, que le rire naît du contraste et MM. Arquillière et Gasthons l'ont bien compris, qui dansent ensemble et chacun dans le style qui lui est propre le menuet du premier acte. Rien ne sent le Conservatoire ici. Nicole sait rire, de ce rire si appuyé, plaisanterie un peu longue que Molière affectionne et que la facilité de Mme Henry sait néanmoins rendre légère. La scène simultanée de Cléonte et de Covielle est excellemment enlevée mais, à la vérité, M. Rollan joue avec un rare bonheur sa réponse à celui qui ne le veut pas pour gendre.

Il y a dans son jeu ce qu'il y a dans le texte : de la gêne, presque de la pudeur et, après tout, une dignité loyale et simple...

M. Arquillière est admirable. Je n'approuve point l'excès de son articulation animale à la scène des voyelles, mais, pour tout le reste, quel acteur ! Je vous dis qu'après son investiture, M. Jourdain-Prud'homme est si vain, si gros et si important, il cambre ses reins roturiers de telle sorte qu'il manque à Molière les lunettes d'Henry Monnier, et la phrase suivante doit venir à l'esprit de l'acteur quand il caresse le cimeterre dont on vient de le ceindre : Ce sabre est le plus beau jour de ma vie...

Je regrette un peu que Mme Mady Berry, qui joue avec beaucoup d'intelligence, ne se soit pas départie de sa finesse et de sa distinction... Il y a chez Madame Jourdain toute la rondeur du bon sens ; il reste chez l'actrice un peu trop de la *sveltesse* d'une Parisienne. En résumé, et bien que la scène dans la salle ne me semble pas, *ici*, des plus heureuses, la reprise, si l'on peut dire, du *Bourgeois*, la pièce la plus *Théâtre* de Molière (v. l'imbroglio du bijou à Dorimène), n'est pas seulement un effort d'art intelligent. C'est un *résultat* dont les officiels pourront faire leur profit et c'est aussi comme un bel et pieux hommage rendu à cette haute comédie splendidement parée de l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre.

René Bruyez.



Le maître de philosophie.

Dessin de Luis E. de la Rocha.

Salon des Jeunes

En vérité, il y a jeunesse et jeunesse. On est jeune parce qu'on a vingt ans ou parce que l'on hérite de ceux qui, jadis, le furent, ou encore parce que l'on est l'expression d'un mouvement vraiment nouveau, *un Inventeur*.

Nous ne voulons pas nous attarder à classer dans chacune de ces catégories les exposants du Salon des Jeunes.

Tel est le nom de l'exposition de peinture, sculpture, arts décoratifs, ouverte à l'École des Beaux-Arts du 4 au 21 avril.

Parmi les œuvres exposées, de tendances très diverses — d'aucunes sont d'ailleurs sans tendances — nous avons surtout remarqué des fleurs de Mlle Jeanne Marchex, qui sont une agréable harmonie ; une vue de Notre-Dame, d'une douce luminosité de Fernand Mandet ; et, du même artiste, la mélancolique *Maison abandonnée*, toile pleine de sentimentalité.

M. Frank expose plusieurs œuvres parmi lesquelles un centre ouvrier au bord d'un fleuve, qui est une vision juste de la vie laborieuse moderne.

De M. Domergue-Lagarde, trois paysages de la vallée du Lot, décoratifs, riches de soleil et de limpidité ; de Louis Jacquemot, un automne et une marine des plus agréables.

De Roland Oudot, des choses plus sévères. Chacun sait que les cubistes ne visent point à la séduction et M. Oudot n'ignore pas qu'il y eut des cubistes. Rendons au moins cet hommage à ceux qui, comme lui, négligent le *chiqué*, ce virus dégradant des arts modernes.

Les toiles de M. Oudot gagnent infiniment à être vues après leurs voisines. Celles-ci donnent une triste idée de ce que la peinture pourrait devenir avec la complicité d'un public dont on ne songe même pas à éduquer le goût — hélas, hélas — passons.

La peinture de M. Régnier est légère et lumineuse.

Les natures mortes de Paul Frédureau sont bien construites, mais beaucoup moins originales toutefois que ses œuvres sculptées dont un *lion*, d'un style heureux et puissamment contourné, est une des rares choses de cette exposition qui dénote vraiment un besoin de création et l'affirmation d'une personnalité.

Notons, avant de passer à la sculpture, les recherches décoratives de Roquin, deux fois louables, d'abord parce qu'elles sont une recherche, et, aussi, parce qu'elles ne sont pas sans qualité.

Outre les sculptures de Frédureau mentionnées plus haut, nous avons trouvé de M. Daniel Bacqué une composition d'une inspiration des plus heureuses et qui gagnerait à être vue en de beaucoup plus vastes dimensions : au sommet d'un rocher dans la forme duquel se dessine l'avant cabré d'un tank, un soldat français. Il semble s'avancer comme sur une proue ; il est calme, pensif même, l'ample capote serrée sous le ceinturon, les bras tombants, le fusil dans la main droite. C'est un vainqueur ; le vainqueur d'une longue guerre de patience, dont le sacrifice était accepté, l'héroïsme anonyme, l'effort quotidien..... La silhouette de l'ensemble est très harmonieuse et cette conception, par son contraste même, évoque l'autre *victoire*, celle dont la pierre a immortalisé l'envol.

Mais gare aux proportions augmentées et, surtout, gare au marbre. Là, pas de hasards heureux, pas de souplesse facile dans la trituration de la matière docile...

Je m'en voudrais de passer sous silence une pleureuse de M. Mateo Hernandez.

dont ont ne sait guère si elle pleure de n'être pas en or véritable, ou de ne ressembler que de loin (de très loin) à la fameuse *naïade* d'Auguste Rodin.

Pour revenir aux choses sérieuses, citons l'envoi de Poncin, une danseuse nue et sans vulgarité. (C'est un grand éloge quand il s'agit d'une œuvre contemporaine.) L'auteur paraît avoir compris la parenté qui unit son art à la danse...

M. André Abbal extrait directement de la pierre des images solides qui semblent vraiment prêter au minéral la vie d'un modèle puissant. Voir son *Ingres* qui témoigne d'une heureuse technique des volumes résumés. Antoine Bourdelle a envoyé un buste de femme qui marque une phase dans l'évolution ininterrompue du bel et profond artiste.

Avant de quitter la salle d'exposition, réparons un oubli : il s'agit des toiles de M. Capon qui se plaît à juxtaposer décorativement des surfaces grassement colorées. Il y a là une tendance, une recherche. Comme nous avons le regret de le laisser entendre, elles sont rares dans cette manifestation de jeunes dont certains doivent l'être beaucoup pour avoir pu croire l'être un peu...

André Bleu.



Le Bourgeois Gentilhomme au Théâtre-Antoine

Dessin de Luis E. de la Rocha.

COURRIER DES ARTS

Exposition.

J'ai regret que cette revue ne paraisse, vraisemblablement, qu'après la clôture de l'exposition des œuvres de Raoul Van Maldère, chez Boutet de Monvel, 18, rue Tronchet. S'il est quelque lecteur qui n'ait eu l'occasion de la visiter, j'aurais été heureux de lui signaler les nouveaux progrès de cet artiste si séduisant et si incontestablement original.

Tout est chez lui paradoxe charmant. D'abord son nom qui semble nous venir des brumes flamandes et qui signe d'un trait hardi et cordial des œuvres où le Midi chante, vibre, éblouit... et aussi la manière de cet éclatant aquarelliste qui est de faire du feu avec de l'eau.

Que Van Maldère ne me tienne pas rancune de ne retenir de son œuvre que les gemmes de ses aquarelles, sa peinture ne me paraissant pas douée de leur fluidité et de leur éclat. Il est, avant toute chose, le peintre du ton pur et c'est un principe auquel il déroge malheureusement quand il peint à l'huile. Est-il besoin de dire que ses toiles témoignent cependant des qualités les plus solides de franchise et d'accent ? Voyez, notamment, les cernés au bleu de Prusse s'enfoncer grassement et comme voluptueusement dans la pâte et vous vous rendrez compte qu'il ne revient pas par des repentirs fatigués sur ce que son inspiration truculente lui a dicté...

Quelle serait la joie des critiques s'ils n'avaient jamais à rendre compte que d'expositions aussi riches que celle-là d'invention et de sincérité!

A la Galerie Marguy,

11, rue de Maubeuge.

Le sculpteur José Clará expose quelques œuvres de la plus remarquable qualité. C'est dans ce journal, qui ne veut retenir de l'actualité que les choses durables et sûres, qu'il convient vraiment de noter la manifestation d'un talent si authentique.

La Femme accroupie, *d'un archaïsme distingué et d'un volume à la fois plein et subtil, la* Cadence, *dont la figure de droite est d'un rythme et d'une arabesque si délicats, et surtout l'*Idole *(n° 1), masque d'une grâce antique où la matière — d'une admirable patine — s'éveille si clairement à la vie, dénotent un artiste prodigieusement doué.*

José Clara pétrit la terre, conscient de la matière où l'œuvre s'incarnera pour vivre sa vie définitive. Il sait la souplesse du bronze d'où les noirs sont bannis et où jouent les volumes ; il n'a point la romantique âpreté d'un Bourdelle, la gaucherie un peu voulue de Joseph Bernard, la grasseur *un peu rectiligne d'un Maillol...*

L'œuvre de Clará est toute sincérité : issue d'un tempérament de sculpteur, elle est essentiellement ce qui manque beaucoup dans l'art plastique moderne : de la sculpture.

Exposition A.-M. Pêche.

Le sculpteur A.-M. Pêche exposera ses Sculptures, Peintures et Pastels en son atelier, 203, rue de Vaugirard, du 12 au 31 mai 1919 tous les jours, dimanches compris, de 10 heures à 6 heures (métro et Nord-Sud : Pasteur).

Les Revues.

Le Crapouillot, *qui a été pendant la guerre un des journaux du front les plus vivants, continuera à paraître pendant la paix. Il devient une revue bi-mensuelle illustrée et, sous la direction de M. Jean-Galtier Boissière, son fondateur, s'attachera à donner sur toutes les manifestations littéraires et artistiques du jour* l'opinion des jeunes.

A ses anciens collaborateurs, parmi lesquels Alexandre Arnoux, Dominique Braga, Georges Duhamel, Pierre Mac-Orlan, André Warnod, viennent s'ajouter nos confrères Henri Béraud, René Bizet, Francis Carco, Louis Roubaud et P. Vaillant-Couturier. — Illustrateurs : Valdo Barbey, Drésa, Jean-Loup Forain, Gus Bofa, L.-Albert Moreau, A.-D. de Segonzac.

Le premier numéro de la nouvelle série paraît le 1er avril. (Abonnement : un an, 15 francs ; six mois, 8 francs. — Administration : 5, place Sorbonne, Paris.)

Le Douar, *littéraire et artistique,* 5 bis, *rue d'Italie, Tunis. Directeur : Jean Roblel. Rédacteur en chef : Léon Madlyx.*

La Revue intellectualiste. *— Rédaction : Georges-Armand Masson, 25, rue Boislevent, Paris (XVIe).*

A partir de Pâques 1919 paraîtra une première série de dix numéros de la Revue intellectualiste, *consacrés à :*

I. Paul Adam. — II. La jeune musique française. — III. Paul Fort. — IV. Louis Bertrand. — V. Maurice Beaubourg (une pièce in extenso : La Bande des jurés de la Seine*). — VI. Remy de Gourmont (*Commémoration, *28 septembre 1919). — VII.* Les Exotiques *(Paul Claudel, Victor Ségalen, Robert Randau, Albert de Pouvourville, etc.). — VIII. J.-H. Rosny aîné. — IX. Péladan. — X. La jeune peinture française. Avec la collaboration de :*

MM. Paul Adam, Marcel Barrière, Maurice Beaubourg, Anita Berlioz, Louis Bertrand, Dominique Braga, Carol-Bérard, Fernand Divoire, Paul Fort, Louis de Gonzague-Frick, N. Kostyleff, Camille Mauclair, Victor-Émile Michelet, Gaston Picard, Rachilde, J.-H. Rosny aîné, Han Ryner, Henry Strentz, Gustave-Louis Tautain, Waldemar-George, etc.

Livres.

Pour paraître prochainement : La Guerre et la Vérité *(un acte de la tragédie lettone), par Arthur Toupine. — Traduction de O.-W. de Lubicz-Milosz.*

Nos lecteurs ont pu déjà reconnaître la valeur de ce livre, paru en feuilleton dans l'Affranchi, *et qui, bientôt, édité avec soin et orné de nombreuses gravures, ira toucher un public plus nombreux et prendra, nous en sommes certains, sa place parmi les belles œuvres, si rares, de la guerre, à côté du* Feu,

de Barbusse, et de Civilisation, de Georges Duhamel. Jamais livre ne fut plus fidèle à la promesse du titre : La Guerre et la Vérité. Mélange étonnant pour nous, gens de France, de réalisme et de mysticisme, il tend à une double vérité : vérité des choses, des hommes, des événements, qui ressort d'une peinture à la fois touffue et précise, ingénue et subtile; et vérité spirituelle qui, au-dessus des choses insensibles, des hommes meurtris, des événements absurdes, se lève avec la douceur de l'aube.

Un livre véridique, émouvant, douloureux et qui pourtant n'inspire ni la tristesse, ni la haine, ni la faiblesse, telle est l'œuvre du jeune écrivain letton Arthur Toupine. La belle traduction de O.-W. de Lubicz-Milosz sert fidèlement la pensée originale.

Voici un roman gai. Et pas d'un humour forcé, à l'américaine, ni d'une licence rabelaisienne : mais de la fantaisie légère, de l'esprit, sans oublier une émotion délicate et sobre. Le tout, écrit dans une langue riche et verveuse, mais toujours pure et attachante.

Il faut lire Ponette. Le roman charmant de Maurice Simart est un succès qui s'annonce parmi le flot des livres actuels.

Le cas Wagner, par Jean Marnold. On y retrouve les spirituelles et vigoureuses réponses que l'auteur fit dans le Mercure de France aux stupides attaques de Camille Saint-Saëns contre l'auteur de Parsifal. Mais c'est mieux que de la polémique. C'est de la critique excellente.

Théâtre de la Jeune-Comédie.

Le théâtre de la Jeune-Comédie, dont le but est de représenter des œuvres nouvelles et de faire connaître de jeunes artistes, a déjà retenu des pièces de Jeanne Landre, Francis de Croisset, Maurice Simart, Suzanne Teissier, Abel Léger, J.-M. Fontanges, Edme Goyard, Halka Ducraine, Henri Rossi, Henri Dumont, etc...

Le spectacle d'ouverture a été donné le samedi 28 mars en matinée, avec le concours de Mmes Irma Perrot, Lucy Pezet, Suzanne Delaur, Hélène Sandré, Simone Grieumard, et de MM. Émile Drain, Pierre Bayle, de Gonaincourt, etc...

Pour tous renseignements concernant cette nouvelle association théâtrale, écrire au siège social, 25, rue du Champ-de-Mars.

Hommage à Paul-Napoléon Roinard.

L'Association des Étudiants a récemment consacré une séance d'hommage au poète Paul-Napoléon Roinard. C'est Henri Strentz qui a pris la parole.

Concert Lucien de Flagny.

Le samedi 31 mai 1919, à 2 h. 1/2, aura lieu le concert de Lucien de Flagny avec le concours de Maud Herlem et de Gaston Le Feuve, à Alexandre Palace, rue Chernovitz, Passy (métro Passy; tramway 12-16-19-20; autobus Passy-Bourse et Trocadéro). Nous tenons des invitations à la disposition de nos lecteurs.

Le Gérant : Henri Morette.

Imp. J. Mersch, 17, villa d'Alésia. - Paris - 14e. — 24309.

Sacerdoce de vivre (1)

Au Dr Paul Jeanty, savant, lettré, artiste et homme exquis.

Faisons-nous de tout un sacerdoce. Que tout nous soit une religion. Le Poète a dit justement : « La nature est un Temple. »

Dans l'impénétrable mystère qui nous pénètre, oh ! nous tous qui croyons, soyons des prêtres !

N'approchons rien de ce miraculeux univers qui ne nous soit sacré : de la première assise du soubassement à la pointe de la flèche, la basilique est sainte.

La nature est en tout lieu, et tout lieu est un autel à sa dévotion. Etant partout et toujours présente, elle est partout partie intégrante de Dieu, c'est-à-dire de l'Intégral, éternel et infini.

Enfermés dans le grand monastère de la société, nous sommes des dévots suivant sans arrêt notre foi, mobile véritable de tous nos actes. N'accomplissons, au long du pèlerinage accidenté et décevant de l'existence, que des actes dignes d'une foi. Que notre foi mérite la dévotion, de la qualité de la dévotion dépendant le salut. Chaque seconde, rendons grâce à la vie, nous lui devons la conscience de ce qui est, et, par ce seul fait, consacre l'universelle divinité.

Le plus parfait délice est dans la communion qui est l'amour même, et sans amour pour ce qu'on aborde, nul bonheur n'en éclot.

« Les malheureux, s'écriait avec angoisse sainte Thérèse, les malheureux... ils n'aiment pas. »

L'amour est le pouvoir déféré à l'âme de jaillir hors d'elle pour s'emparer passionnément de ce qui la suscite, et se l'assimiler lyriquement.

Pénétrant profondément aux golfes de l'exotérique, elle en découvre les trésors ésotériques et, par l'hymen spirituel, s'en enrichit.

Sous l'apparente multiplicité des forces, sous la variété innombrable des formes, il y a unité de lois, et, sans cesse, tout tend à rentrer dans cette unité magnétique où règne la stabilité, comme on voit la descendance aventureuse de l'homme venir, de tous les points de l'univers, se blottir au sein reposant de la famille.

Ainsi, l'amour, ingrès de l'être intérieur en ce qui le sollicite par la parité, la conformité animique, l'amour, moniste dans les manifestations pluralistes de l'univers, opère la fusion des valeurs, par la transmutation du corporel en exaltation sentimentale. Sans amour, il ne saurait y avoir d'élévation — et tout en nous ne doit avoir de but que cette ascension bienheureuse — sans amour le monde ne serait que froide représentation, dénuée de vie.

Nous sommes aux choses ce qu'est le pôle négatif au positif : sans contact, aucun courant ne s'établit entre eux, et ils sont, l'un vis-à-vis de l'autre, comme

(1) Premier chapitre du livre *Sacerdoce de vivre*, à paraître chez Eugène Figuière.

***Pour permettre à ceux de nos lecteurs qui ne recevaient pas le journal* l'Affranchi *de suivre la belle œuvre d'Alexandre Mercereau, nous donnons ici, en supplément à nos 64 pages, le début de* Sacerdoce de vivre *déjà paru dans le n° 15 de* l'Affranchi.**

deux morts. Au contraire, leur embrassement les embrase, et les voilà tout énergie et tout frémissement.

Une indéniable connexité s'affirme entre les principes de la nature saisissable et de la nature insaisissable, et partout s'attirent des analogies.

Communions avec tout, entrons en connexion avec tout, discernons nos analogies et rendons-nous-en maîtres, afin de nous greffer à elles et de nous épanouir sous la poussée irradiée de leur sève, comme, sous l'influx du chêne, le gui, dont les druides avaient su interpréter l'admirable symbole.

L'âme, en son rayonnement vital, humanise la substance qui, en revanche, lui fournit une structure, et cet échange de leurs qualités particulières nous émeut.

Les réalités objectives ne font que déclencher nos passions et nous en jouissons conséquemment à ce que nous y mettons de nous-mêmes. En déterminant la température, le son, l'odeur, la forme, la couleur, la saveur, qui n'existent que par nos réactions à leur égard, nous puisons en eux le réveil de sensations endormies, mais, dans leur sommeil, riches en virtualités.

Celui qui, de ses perceptions, ne reçoit aucune commotion, celui que ne provoque la puissance d'aucune présence ne connaîtra jamais que des figures indéchiffrées; pire que l'animal aux révélations surprenantes, il est indigne de l'animé.

Déjà, nous avons perdu beaucoup de la subtilité de ces antennes avec lesquelles nous tâtons le monde pour nous assurer de son essence.

Déjà l'habitude, tandis qu'elle a aiguisé certains de nos sens, a émoussé notre faculté générale de ressentir, et par sa faute nous n'avons plus certaines aperceptions. Nous frôlons continument le connaissable et l'inconnaissable sans que leur secret nous requière et nous nous tenons, sans inquiétude ni curiosité, dans le creux de l'espace aux aspirations ténébreuses — un pauvre inconscient pérégrinerait ainsi dans la forêt vierge, parmi le peuple épieur d'une faune tapie, mais prête à bondir, féroce.

Devant ces attaques, la nature, dont les desseins nous sont cachés, nous voulut plus désarmés que les bêtes. Doués de besoins que n'ont pas les autres espèces vivantes, nous sommes venus au monde nus comme, sous la brise, la frileuse goutte de rosée voltigeant au haut de la tige gladiolée de l'herbe, jaillie à flanc de gouffre.

Et, dans la lande, le genêt ne file pas. Et, parmi les bosquets, l'oiseau, revêtu d'un pourpoint chaud ou frais, selon le temps, bâtit de trois brindilles son nid, devant un festin toujours abondamment servi. Et, sous sa houppelande moelleuse, le fauve de la jungle n'a qu'à guetter une proie tremblante et déjà fascinée. Et, dans son armure originelle, l'insecte trouve, où il est, ses moyens de conservation.

Nous, cependant, il nous fallut de toute pièce nous créer un domaine compliqué, où rien ne nous est donné, où tout est butin de conquêtes pénibles. Au milieu de cette existence, nous sommes comme égarés dans un labyrinthe où la Bonne Déesse nous trouve difficilement.

Une forteresse est maintenant entre nous et elle, trop puissante, et dont les attouchements directs nous faisaient mal. Ainsi, nous ne nous marions plus étroitement ensemble.

Ingrats, nous chassons de nos demeures la terre qui enfanta notre corps et le désagrégera; nous fuyons le soleil qui enfanta notre vie et la dissoudra, l'eau qui fut notre premier berceau et baignera notre dernière couche, le froid qui enfanta la terre et l'eau et nous enfantera à la mort. Nous fuyons... et non point en émigrant, suivant le conseil des saisons... depuis longtemps nous avons perdu la notion de la migration, où nous voyons, chaque année, si exactes au

rendez-vous, les grandes assemblées d'oiseaux fuir vers les climats hospitaliers! La voix céleste unie à la voix terrestre est, pour nous, morte. Nos oreilles l'entendent, nous ne la comprenons plus.

L'univers est une symphonie dont la clé nous manque. Assez d'harmonies nous en viennent, sans doute, pour notre enchantement, mais les cordes profondes résonnent dans le vide, les nuances les plus délicates nous en échappent et nous en restons inassouvis.

Craintifs, ou d'une extrême pudeur, pour nous soustraire au regard pénétrant des éléments, nous nous enveloppons d'une espèce de suaire qui, nous retranchant de l'ambiance, nous fait pareils à des trépassés. Semblant redouter la sensibilité de nos remparts eux-mêmes, c'est un écran inerte que nous prétendons interposer entre la substance et nous.

Plantes, arbres, animaux sont mis à mort; pierres, métaux, argile sont arrachés du giron natal et isolés dans l'espace avant de nous fournir une chrysalide, protectrice mais étouffante.

D'ailleurs, notre orgueil, né de notre ignorance de la vérité, nous fait nous considérer comme non attachés à l'univers. A notre mode, seule conscience du monde, c'est à nous d'organiser ses forces, car il n'est qu'une grande usine dont nous avons la tâche d'assumer toute la direction, le droit de manipuler à notre fantaisie toutes les manivelles et dont nous devons percevoir tout le tribut.

Candide, mais, somme toute, haute et fertile croyance, qui nous incite à nous révolter contre le sort aveugle devant notre infirmité, à escalader les murs de notre prison et à monter, pour nous emparer de ce feu qui fera de nous des Prométhées, sur les sommets d'où l'on aperçoit l'infini tout entier.

Entés aux forces cosmiques par notre volonté de les faire agir parallèlement à notre direction, nous sommes amplifiés proportionnément à la qualité de notre effort. Et, si nous sommes inéluctablement solidaires du tout, une certaine part de liberté nous déchaîne dans les limites qui bornent notre sphère d'existence.

Ordonnateurs du chaos, nous nous saisissons de tout ce que nous pouvons, et partout nous nous imposons selon nos déterminations. Réduisant les plus tyranniques courants au rôle d'esclaves, nous domptons, pour notre usage, les lois que, concentrant, nous multiplions en puissance.

Ne sachant perfectionner nos sens, nous tirons de la matière prétendue brute les moyens qui nous font défaut. Aidés par elle, nous atteignons à une acuité surnaturelle de vision et d'audition; éclairs, nous franchissons l'espace; poissons, nous voguons sous les ondes; oiseaux, nous planons dans les airs; vers, nous pénétrons dans la terre; génies, nous façonnons la glaise, le bois, le caillou, le fer; titans, nous nous jouons des météores, des fluides; dieux, nous dérangeons les nuages, changeons le cours des fleuves, endiguons les mers, aplanissons les monts, comblons les abîmes, creusons des rivières, rasons et plantons des forêts, stérilisons ou fertilisons, à notre gré, le sol; détruisons des races entières pour en former de nouvelles, inventons des fleurs, refusons la liberté à tout ce qui naît, croît, meurt.

Il n'est point de petites choses dont nous dédaignions de nous occuper. Partout nous perçons, coupons, démolissons, inondons, incendions, prenons, rejetons, unissons, construisons, partout nous commandons en maître, partout, jusqu'au jour où le vieux Théos, irrité de notre insolente prétention, secoue sa vaste crinière et nous dépêche sa colère formidable. Alors la foudre, tapie dans les ténèbres, zèbre l'espace et nous foudroie; le feu crève le mince zeste de la terre qui crache une affreuse bave de lave et de cendre sous lesquelles des cités entières trouvent un éternel tombeau, ou bien, s'échappant des foyers

minuscules, où nous l'avions nous-mêmes enfermé, il s'étend comme un ouragan en furie et consume nos villes et nos campagnes; les étendues salées frissonnent, et leurs frissons gigantesques projettent nos flottes comme de misérables coques de noix, les lancent en l'air, s'en emparent de nouveau, les entortillent de vagues, les broient et finalement les engloutissent.

En plein azur, tout à coup, les ailes que nous avions attachées à nos épaules orgueilleuses refusent de nous soutenir, et nous tombons, Icares magnifiques et lamentables, et nous gisons, humbles petites choses sans forme, sur la terre ensanglantée.

Dans les tréfonds noirs, le grisou dévore les mineurs par milliers. Au-dessus de leur tête, en haut, tout en haut des airs, les aquilons s'amassent, se contractent et, tout soudain, oiseaux de proie fondant sur la victime fascinée, tournoyant sur eux-mêmes, ils enserrent de leurs muscles d'acier tout ce qui se trouve sur leur passage et le brise contre le globe inflexible.

Par mille machines, nous avons pu emprunter à la connaissance du concret lui-même la prescience du futur; les nerfs irritables de l'inanimé ont pu nous annoncer la venue des perturbations, rien n'arrêtera, au bord du gouffre, l'inexorable catastrophe. Il la faudra subir et déplorer en pure perte, car si la science divinatrice nous ouvre les arcanes du savoir, elle ne nous ouvre pas ceux de la sagesse, cette fleur adorable de la connaissance.

Et ce n'est pas seulement par d'immenses cataclysmes que la nature, violée et assombrie, se venge du peu de tendresse que nous lui témoignons.

Dans nos villes, où l'homme la combat, dans nos maisons, d'où elle est exclue, elle ne vient plus, sang toujours pur et toujours renouvelé, nous régénérer. Elle ne lave plus à grand flot d'air notre corps, que nous avons enfermé dans la double gangue étouffante de la demeure et du costume.

Dans nos chambres, étroites comme des caisses mortuaires, son soleil avare se montre juste ce qu'il faut pour vivifier nos maladies, ennemies du plein jour; il a juste assez de chaleur pour engendrer des fermentations malsaines.

L'eau chassée s'infiltre sournoisement au travers des murs complices. L'humidité corrodante, les moisissures parasitaires la suivent.

Le froid meurtrier nous attend à notre porte et lâchement nous étreint, et nous râlons bientôt sur un grabat, expulsant des lambeaux de bronches, dans des aboiements de chien meurtri.

La terre, ensevelie de nos mains, suinte des chaussées et nous souille. Nous la traînons contre notre gré chez nous, pour la joie d'un milliard de microbes qui l'accompagnent et s'emparent de notre être, pâture abondante mais vite consommée. De tous côtés, elle nous saupoudre de poussières méphitiques, nous envoie des relents nocifs, des souffles pestilentiels. Hypocritement, ses maux déposent en nous leurs lentes. Tous nos organes favorisent leur éclosion. Une usure lente ou rapide nous mine jusqu'à ce que nous tombions épuisés.

Peureusement, nous avons fermé notre logis, c'est la vie qui reste dehors!

La mort, elle, trouve à se faufiler partout. Elle guette patiemment notre fugitive inattention pour pousser nos mécaniques à l'accident qui nous tue, et nous tend la main pour nous attirer dans la zone dangereuse où elle nous abandonne.

Ainsi, nous fait-elle réintégrer son cycle, duquel, nous croyant trop naïvement libérés, nous nous égarions imprudemment,

Déjà, depuis des millénaires, par le bon vouloir de Cérès elle-même, des intermédiaires se chargeaient pour nous de puiser, dans l'humus ancestral, ce qui, sans cesse, doit reformer notre organisme qui, sans cesse, s'use et trépasse.

Néfaste bienfait! à cause de lui, nous avons perdu beaucoup du bénéfique enseignement de la transsubstantiation.

Dans l'ancien Mexique, par un symbole grossier peut-être, mais non sans profondeur, les prêtres mangeaient de la terre, le jour de la fête de Pezcatlipuca, le dieu-homme noir au nombril vert, image de notre œuf terraqué.

Nos instruments, sans doute, nous permettent de sonder de l'étoile la plus lointaine à l'atome le plus voisin, mais dès que nous nous en séparons, une paupière s'abaisse sur notre prunelle et nous ne voyons plus rien.

C'est que, plus nous avons fait progresser la nature dans sa marche vers nous, plus nous l'avons adaptée à nos besoins, plus nous avons régressé nous-mêmes, en vertu, semblerait-il, d'une sorte de loi de saturation qui ne nous autorise pas à posséder plus qu'une certaine dose de perception. Au résultat, nous avons perdu cet admirable instinct que le moindre animalcule a si délié.

Déshabitués de questionner, nous avons fini par nous déshabituer même d'écouter.

La science a remplacé le sentiment. Par elle, nous connaissons l'univers dynamique, numérique, statique, ce qui est bien, mais nous ignorons, plus que jamais, l'univers psychique, ce qui ne laisse pas d'être regrettable et nous vaut d'être dans le trouble et l'incertitude terrifiante.

L'appel occulte n'est pas entendu de nous, et nous sommes, dans cette vallée de misère, comme la feuille séparée de la branche et qui, dans le brumeux automne, voltige à la vanvole, orpheline et solitaire.

Celui qui continuellement n'est pas en communication avec le noyau des choses se dessèche et meurt moralement, comme ferait son corps s'il ne retournait, sans se lasser, à ses sucs nourriciers.

C'est par la communion perpétuelle que nous retrempons le métal souvent détrempé de notre moi et que, phénix, nous renaissons, chaque moment, des cendres du déjà passé.

Mais communion n'implique nullement disparition dans une fusion générale et sans caractère : soudée au globe par la tige, la fleur qui boit à la mamelle maternelle le lait de la vie et s'abreuve à même le soleil ne rayonne-t-elle pas par sa propre splendeur.

***

Celui qui n'est pas une âme morte dans une chair vivante éprouve, à chaque présence, comme une possession mystique. Même s'il ne va pas à la nature, la nature s'impose à lui, et une commotion bonne ou mauvaise l'agite. Bonne ou mauvaise, car si Pan, à la face innombrable et changeante, par cent visages l'attire et le retient, par cent autres il le repousse et le maintient au loin.

C'est par l'antipathie ou la sympathie qu'il se manifeste à nous, non par l'indifférence. Il ne convient pas, ne s'adapte pas partout, à tous les tempéraments.

Tout, ici-bas, comme ailleurs, a son rôle à remplir. Tout a reçu, indépendamment, ou plutôt dépendamment de sa contexture, un charme, une puissance dont il use différemment pour ou contre chacun, selon des décisions que nous ne pouvons prendre ni transgresser.

Une vie autonome et universellement liée est assurément enclose dans chaque molécule, une vie avec ses deux agents fondamentaux : attraction, répulsion, c'est-à-dire amour et haine.

Beaucoup vont dans le désert du monde sans attention, mais des milliards d'yeux les guettent, attentifs à leurs moindres gestes, les scrutent jusque dans les plus obscures sinuosités du cœur, et bientôt ils les tiennent sous leur domination, et les conduisent, comme des bêtes soumises à tous les caprices du dompteur.

Il semble qu'il y ait une place gardée en nous pour tous les objets; au moment propice, ils viennent l'occuper, s'y calfeutrent et nous voilà leurs esclaves. Asservis à leurs désirs, il faut subir leur emprise. Ils sont, dans leur infime position, comme dans un poste de commandement, d'où ils enverront leurs ordres. Ils se glissent partout, envahissent tout, se développent et nous submergent par la seule puissance de leur occupation.

A l'égard de la matière, il n'y a que deux attitudes, celle du suzerain, celle du vassal. Qui ne la domine pas en est dominé!

Le pondérable ne doit être qu'un point d'appui pour extérioriser notre moi lyrique. C'est une table de résonnance pour nous multiplier.

Il éveille, par des concordances, une exaltation virtuellement et toujours en nous, mais, la plupart du temps, à notre insu. Entre lui et nous, il y a une perpétuelle reconnaissance de corrélations et une alliance intime pour notre expression intégrale.

* * *

Chargés par l'univers d'explorer son infinité pour enrichir sa notion de lui-même (tels, dans la légende scandinave, Hugin et Munin partaient, chaque jour, s'enquérir de tout événement pour accroître la connaissance d'Odin Rainagud, le dieu aux Corbeaux), nous devons avoir le noble souci d'accomplir notre tâche avec amour et autorité. A cette condition seulement, nous pourrons goûter dans la minute l'éternité, dans l'espace l'infini, dans le relatif l'absolu.

Si la nature tyrannique s'impose à qui ne lui impose pas, elle se livre seulement à qui est digne de la prendre, et dans le sens des qualités qu'il a lui-même.

Habituons-nous à la gravité devant les apparences, seule la gravité donne le pouvoir de parvenir aux profondeurs. C'est notre apport personnel aux choses qui en découvrira les ressorts cachés.

Nous sommes, nous-mêmes, en tout, comme le nuage est dans l'océan qui le mire, et partout sont nos réservoirs et nos facteurs d'énergie.

Arrachant à l'étonnante variété des trois états de l'univers tangible chacune de nos molécules, nous les agglomérons en vertu des lois qui le gouvernent lui-même, de ses grands astres à ses microscopiques monades. Nous dérobons au feu la chaleur, au mouvement la mobilité, à toutes les synthèses leurs actions et leurs réactions. Notre sang, comme celui de la terre, a ses flux et ses reflux. Nos canaux le mènent se retremper dans la pureté de notre cœur, comme les veines des rivières mènent l'eau se purifier au cœur salé des mers.

Par notre chair, nous sommes les fils-frères de tout, et nous voudrions que, seule, notre âme échappât à la règle générale et ne fût pas l'image d'un rythme universel!

Comme le sang retourne au cœur, comme l'eau retourne à la mer, comme la chair retourne à la chair du monde, retournons sans fin à notre source spirituelle pour y monder notre esprit qui se fausse, notre conscience qui se corrompt, notre cœur qui s'anémie!

Par tous les canaux de la matière ambiante, par les voies de la beauté intérieure, retournons à la plénitude totale et épanouissons-nous, jusqu'à ce que nous soyons si loin, si haut, que nous sentions frémir le ciel.

***

Habituons-nous à la gravité devant les manifestations du monde, parce que, seule, la gravité apporte la plénitude de l'immensité et le divin épanouissement.

Franchi le narthex de la foi, nous sommes dans un temple avec ses colonnades de lois, sa nef d'espoir, son chœur de joie, ses voûtes d'inconnu où vibre la voix de l'orgue du mystère ! Dans les niches d'ombre se dressent les saints en extase. L'azur est aux vitraux d'élévation et les grandes vertus ont des piédestaux de diamant.

Dans chaque repli de notre être, il y a place pour un nid de prières.

Le Philosophe Inconnu a dit : « La prière est la respiration de l'âme. »

Faisons respirer largement notre âme : dans chaque angle du temple, il y a quelque chose que touche notre prière !

La prière est tout notre cœur offert, la prière c'est notre don intégral et notre refuge suprême.

Prions !

Prions par notre ferveur de vivre. Prions par l'ardeur de nos rapports avec la vie. Prions par la multiplicité de nos points d'attache avec le monde. Prions, par notre profondeur d'union, avec tout et tous. Prions par la force invincible de notre amour, fleuve majestueux qui se déroule à travers tout, pour tout faire resplendir.

Soyons tout recueillement dans l'abside de l'Éternité !

Soyons tout oraison dans le vaste oratoire de l'Infini.

Le Cosmos ne livre ses secrets qu'aux caractères mystiques qui ont la patience de les chercher dans l'enthousiasme de la conviction.

L'essentiel est non point qu'on le comprenne vite, mais dans le sens où il faut qu'il le soit pour que se gonflent pour nous tous les fruits de son enseignement.

L'enthousiasme est bien le plus sûr Sésame qui nous ouvrira toute grande la caverne des secrets ; c'est la qualité maîtresse de l'homme, celle qui le différencie le mieux de tous les êtres vivants, car elle est faculté d'illumination. C'est une disposition qu'il faut placer bien au-dessus de toutes les autres, quoiqu'il soit, en France, coutume de l'admirer infiniment moins, et même de la tenir pour suspecte d'une certaine naïveté niaise.

L'intelligence sans enthousiasme est un beau pays glacé que ne dore pas le soleil, que ne réchauffe aucun foyer central, c'est un oiseau qui n'a pas d'ailes !

De l'amibe aux constellations, tout ce qui vit palpite. Qu'est un intellect qui ne palpite pas !

Cependant, dans l'élite, il est beaucoup plus commun d'avoir de l'intelligence que de l'enthousiasme, et elle y devient une arme contre lui qui s'en venge en réussissant bien des fois seul où seule elle n'eût su réussir.

Il est plus aisé à l'enthousiasme tout pur d'atteindre à l'olympe de l'esprit qu'à l'esprit tout pur d'atteindre à la sublimité de l'enthousiasme.

L'intelligence est produit humain, l'enthousiasme produit divin. L'une fait des hommes supérieurs, l'autre des visionnaires.



La faculté d'enthousiasme est faculté d'amour et d'élévation. Elle centuple la valeur de nos autres facultés et en fait la puissance de pénétration. C'est par elle que nous saisissons l'harmonie de l'univers, le lyrisme de ses lois, sa vie et son essence.

Enthousiasme : dans le soufflé de Dieu.

L'enthousiasme nous infinise.

(A suivre.) Alexandre MERCEREAU.

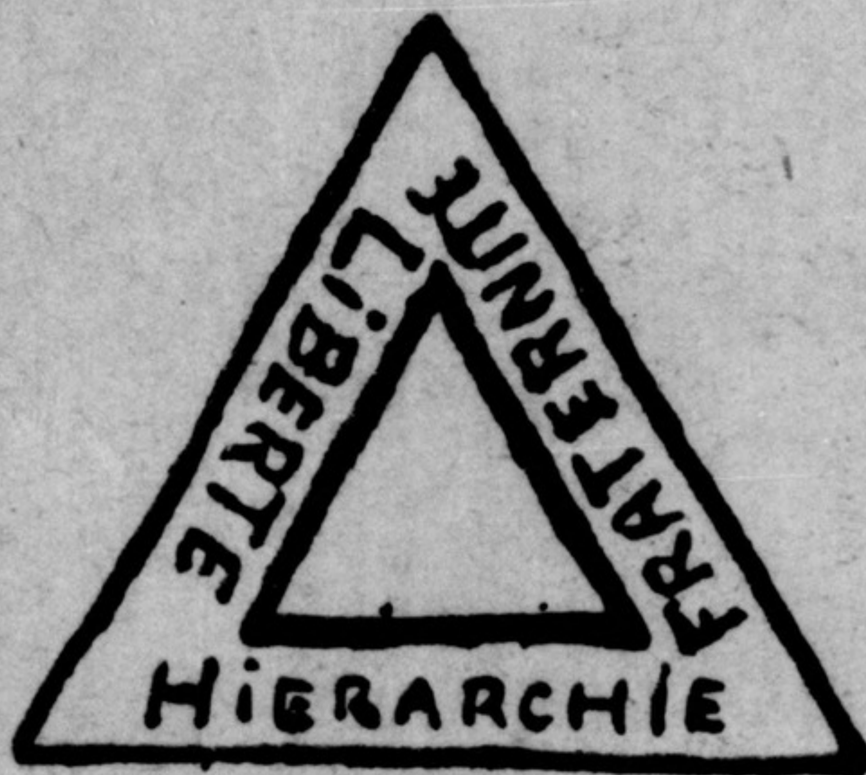


Réouverture de la Maison de Balzac.

Mlle BERTILE LEBLANC.

Dessin de Luis E. de la Rocha.

Un service de *Consultations juridiques* est organisé au siège social de *L'Affranchi*, 5bis, rue Schœlcher. Les consultations se feront gratuitement pour nos abonnés, soit par correspondance, soit sur rendez-vous, le mardi et le vendredi.



Prix
1f. 50